





Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Octobre 2009

Directeur de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Octobre 2009

Institut national des langues et civilisations orientales



Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	11
------------------------------------	----

Actualités

Courrier des lecteurs	15
Langues O' Show (Françoise MOREUX).....	17
Notre annuaire (Yohanan LAMBERT).....	21
L'Asiathèque (Alain et Christiane THIOILLIER)	23
Haute distinction à Françoise GRENOT-WANG)	31

Histoire

Histoire de l'Asiathèque (Alain et Christiane THIOILLIER).....	35
Jacques Guillermaz (Christian RAMAGE)	37

Conférence

Le Cambodge (Alain FOREST).....	43
---------------------------------	----

Recensions

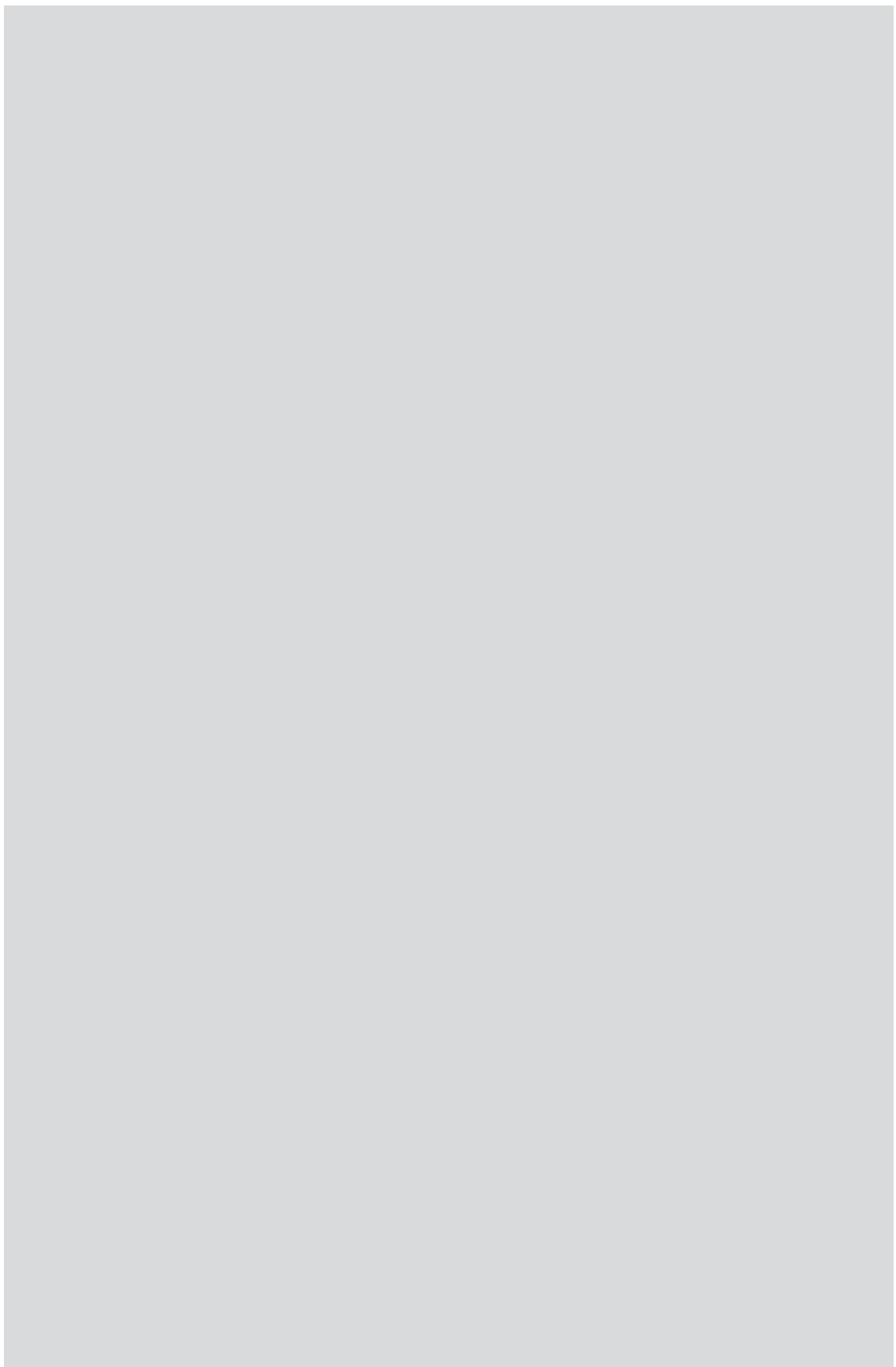
<i>À l'écoute d'Israël, en Église</i>	57
<i>Bagh Bazar</i>	58
<i>Cambodge contemporain</i>	59
<i>Les chevaliers de l'Apocalypse</i>	61
<i>Contre la barbarie</i>	63
<i>La démesure russe</i>	64
<i>Dentelles et tchador</i>	66
<i>Deux mandats présidentiels de Poutine (russe)</i>	68
<i>Dictionnaire amoureux des langues</i>	71
<i>La divine insouciance</i>	73
<i>Le goût âpre des kakis</i>	76
<i>L'hirondelle avant l'orage</i>	77
<i>L'intranquille</i>	78
<i>Le jour dernier</i>	80

<i>Le roi de Kahel</i>	81
<i>Une si longue présence</i>	82
<i>Une vie dans les textes</i>	85
<i>Vienne le jour</i>	86
<i>Les vierges</i>	87

In memoriam

Vassili AXIONOV.....	91
Francis DERON.....	92
Jean-Paul ROUX	97

Éditorial



Éditorial

La « vacance » estivale s'est révélée une parenthèse loin d'être vide de sens pour notre association. Propices aux rencontres plus ou moins fortuites, ces quelques semaines ont été riches d'émotions diverses, de retrouvailles inattendues, de projets ébauchés et toujours d'encouragements pour notre association à poursuivre sa progression sur le sentier qu'elle s'est fixé.

Je garderai au cœur des témoignages venus de trois coins du monde : la Californie, Hong Kong¹ et la Finlande où d'anciens, connus ou inconnus, m'ont fait part non seulement de leur attachement à l'INALCO mais aussi de leur fierté d'appartenir aux Anciens élèves et le désir de se retrouver par le truchement de notre association.

Nous avons vécu les derniers mois de l'année scolaire avec des sollicitations nouvelles de la part de l'INALCO, auxquelles nous avons répondu dans la mesure de nos possibilités. Je citerai pour mémoire les principaux rendez-vous qui ne seront certainement pas les derniers du genre et qui se sont révélés riches d'enseignements :

- Les **journées professionnelles**, dans le courant des mois de mars et avril, pour lesquelles notre participation est demeurée modeste. Nous devons préparer celles-ci plus en amont l'an prochain avec le service stages-emploi.
- le **Langues O' Show**² qui s'est tenu cette année le 16 mai dans un endroit nouveau et superbe comme l'indique son nom « Belle Gabrielle ». Nous saurons l'an prochain profiter de ce rendez-vous qui attire des centaines de personnes, étudiants et familles d'étudiants, enseignants, cadres et employés de l'INALCO, anciens élèves et curieux de tous poils, pour mieux nous distinguer et nous afficher par un calicot que nous commanderons dès que possible.
- La **remise des diplômes** : pour la première fois, l'INALCO a organisé, les 15 et 16 juin, une remise des diplômes dans les salons de la rue de Lille, avec une petite cérémonie le 15 pour les masters et de

1. Voir article de Christian RAMAGE dans la rubrique « Histoire ».

2. Voir compte rendu complet dans la rubrique « Actualités ».

façon continue pour tous les autres diplômés. À cet effet, il est rappelé que les diplômes jusqu'alors n'étaient remis qu'à ceux qui en faisaient expressément la demande. Il n'est pas trop tard pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, même s'il faut compter en décennies... Faites votre demande le plus tôt possible et vous pourrez venir en juin prochain chercher votre peau d'âne... Quelques membres du conseil d'administration (Régine DAUTRY, Emmanuel DE BRYE que je remercie vivement et moi-même) avons eu, au cours de ces deux journées, le plaisir d'échanger avec les étudiants et aussi avec les personnels de l'administration de l'INALCO, d'accueillir de nouveaux adhérents et ébaucher certains projets, dont vous entendrez parler, j'espère, dans un plus ou moins proche avenir.

En plus de ces rendez-vous qui rythment chaque année scolaire, les Anciens élèves participent désormais, aux côtés des diverses associations d'étudiants, aux « chantiers » destinés à aménager, faciliter le quotidien des élèves. C'est dans ce contexte qu'un BDE (Bureau des Étudiants) s'est constitué. Le document d'accueil remis aux nouveaux inscrits de cette année fait mention de notre association et présente ses activités et objectifs.

Lors de notre dernier conseil d'administration de juillet, nous avons pris la décision d'éditer un nouvel annuaire et nous avons opté pour une édition limitée aux noms et fiches descriptives des membres de notre association, dans l'attente d'une édition plus complète. Un courrier explicatif de Yohanan LAMBERT, joint à l'envoi du présent bulletin, vous donne toutes les indications.

Enfin, avec le bureau de la COVE (Commission de la vie étudiante), et plus particulièrement avec son président récemment réélu Joseph MOUDIAPPANADIN, originaire de Pondichéry, nous avons également commencé à organiser plus concrètement notre voyage de 2010 en Inde. Notre trésorier, Yohanan LAMBERT, est en train de négocier les meilleurs tarifs pour le transport aérien.

Notre bulletin de juin était presque sous presse lorsque nous avons appris le décès brutal de notre ami Nicolas KOMAROFF. Nous avons pu ajouter l'article de son amie Françoise BARRY et une réaction à chaud de Catherine MEUWESE, car placés en dernières pages, ils pouvaient être ajoutés sans détruire la composition du document, ce qui n'était pas le cas de l'éditorial.

Aussi, aujourd'hui, je ne terminerai pas ces lignes sans rendre un hommage vibrant à celui qui, depuis des décennies, avait le titre de vice-président chargé des amicales. Depuis des décennies, oui, tant et si bien que l'on ne sait même plus à quelle date il est entré dans le Conseil d'administration...

« Chargé des amicales » : certes, il s'en charge ! Il assiste à toutes les conférences, toutes les réunions d'organisation, se met en quatre pour aider à la naissance d'une nouvelle, réactiver une autre un peu chancelante, va à la recherche de nouveaux responsables dans le vivier des anciens car nombreux sont ceux qu'il connaît.

Il en est de même dans sa vie personnelle : tout le monde l'a rencontré, connu ici ou là, pas seulement dans notre établissement, mais à Pékin où il fut expert dans les années 60, accueillant avec Claude CHAYET la première « journée » d'étudiants au bas de la passerelle de l'avion, à la Thomson où il a travaillé de nombreuses années avant de créer sa propre entreprise de consultant en import-export, dans sa chère Russie...

Il était partout, fidèle...

Fidèle, sans doute est-ce le qualificatif qui lui convient le mieux. Fidèle à ses engagements... C'est à ce fidèle des fidèles que nous avons dit un dernier « au revoir » le 18 mai 2009 à Asnières, dans son église orthodoxe du Christ Sauveur, dans la lumière des nombreux cierges et portés par les chants en slavon...

Françoise MOREUX
Présidente



Courrier des lecteurs

Nous commençons à publier quelques unes de vos réactions. Pour l'instant, elles sont plutôt élogieuses et nous nous en félicitons. Nous sommes bien évidemment ouverts à toute critique constructive et attendons votre courrier.

Yohanan LAMBERT

C'est avec beaucoup de joie que j'ai reçu les exemplaires d'*Orients* qui représentent des fragments de vie de mon père.

Ces fragments appartiennent à une période inconnue pour moi et sont d'autant plus précieux.

En vous remerciant.

Anne-François RÉAU

Je viens de découvrir la recension de mon roman, *Lotus et bouches cousues*, dans le dernier numéro d'*Orients* et vous en remercie.

Longue vie au bulletin !

Cordialement

Michel IMBERT

Pendant mes vacances d'été, j'ai eu l'opportunité de lire en profondeur avec un grand plaisir et un vif intérêt votre bulletin *Orients*.

Je tenais à vous en faire part car il réussit la performance de conjuguer haut niveau de connaissances et agrément de lecture.

Margitta VOIGT



Langues O' Show 2009

Le Langues O' Show, qui s'est tenu le samedi 16 mai 2009 de 11 heures à 19 heures (et plus si affinité), non pas comme d'habitude au 2 rue de Lille, me permet de présenter à ceux et celles qui ne le fréquentent pas ou n'en connaissent même pas l'existence un nouveau site de l'INALCO : Belle Gabrielle. Une telle appellation suscite pourtant bien des curiosités... Alors qui est donc cette belle ?

Belle Gabrielle

Parallèlement au projet de Pôle des langues et civilisations du monde dans le XIII^e arrondissement, l'INALCO souhaitait regrouper en un seul lieu les équipes de recherche jusqu'alors dispersées sur tous les sites de l'établissement : Paris VII^e, XIII^e, XVI^e, XIX^e, Clichy la Garenne et Asnières. L'opportunité a été offerte par la mise à disposition par le Collège de France de locaux à Paris dans le XII^e arrondissement, au 49bis de l'avenue de la Belle Gabrielle, en bordure du bois de Vincennes, proche du Jardin tropical : une villa et un bâtiment de 2 500m² implantés sur une parcelle de 13 500m². Après réalisation des travaux de rénovation et de mise en conformité des immeubles concernés, de bien meilleures conditions de vie ont pu ainsi être données, dès la rentrée 2008, aux équipes de recherche et aux étudiants avancés et de mettre en synergie les activités de Recherche dans ce lieu commun partagé. Tous les secteurs d'enseignement de l'établissement sont couverts : langues, linguistique, technologies nouvelles de l'information, littérature, histoire, civilisation contemporaine, géographie, économie, histoire de l'art, sociologie, ethnologie, etc....

C'est donc dans ce lieu de rêve, arboré, paysagé, doté d'une vaste pelouse, qu'ont pu être installés tous les lieux de rendez-vous de la journée : scène bénéficiant d'un espace spectateurs au moins 200 fois supérieur à la cour carrée de la rue de Lille, enclos verdoyant de restauration, stands divers disposés tout autour de l'immense pelouse.

Le service communication avait soigneusement préparé cette journée et l'organisation fut absolument parfaite, permettant un déroulement sans accroc, avec des équipes logistique et sonorisation exemplaires. Des T-shirts, fleuris comme l'avaient été les affiches, étaient en vente.

Les nombreuses associations d'étudiants et les personnels de l'INALCO avaient fait montre d'une imagination débordante pour le buffet (gâteaux aux couleurs des drapeaux du monde entier (prouesse des colorants), méchoui, plats exotiques divers, boissons chaudes et froides, un festival de saveurs ! Le succès fut tel que parfois, les cuisiniers d'un jour se trouvaient littéralement débordés.

Seul le climat n'a pas consenti à tenir ses promesses de mi-mai. Il a fait le plus souvent bien frisquet, à part de belles éclaircies ensoleillées, mais une grosse averse vers 17h30 a découragé certains...

Notre association avait son stand, où nous nous sommes relayés à trois : Régine DAUTRY, Alain SCHNEIDER, que je remercie à nouveau ici, et moi-même. Au cours de la journée, nous avons pu recueillir quelques nouvelles adhésions au sein des étudiants et d'anciens devenus enseignants. Nous souhaitons que notre association figure au programme des spectacles. Alors, faute d'avoir pu trouver des anciens (professionnels ou non) disponibles ce jour-là, je me suis jetée à l'eau (et ceux qui me connaissent savent qu'il n'est pas nécessaire de me pousser beaucoup) avec des chants chinois.....

Voici donc le programme de cette année, des numéros plus époustoufflants les uns que les autres :

- Danses et chants kanaks (Nouvelle Calédonie) présentés par la section Pacifique de l'AESK (Association des Étudiants et Stagiaires de Kanak sur Paris)
- Fun Bollywood Show (Inde) - Association de danse basée à Courbevoie
- « Shwe Man Taung Kho » (Sous l'ombre de la colline de Mandalay) - Chant birman (Birmanie)
- « Pushpa Vilapam » (La lamentation des fleurs) - Poésie chantée télougou (Inde)
- Extrait d'un opéra populaire de la province du Anhui « Femme gendre de l'Empereur » (Chine)
- Ka'i rekovekue (Les aventures du petit singe) - Théâtre guarani (Paraguay)
- Muay Thai - Boxe thaïe (Thaïlande)
- Danse du singe par Santha Leng, compagnie Le Cabaret des Oiseaux (Cambodge)

- Danse folklorique des bracelets (Rajasthan, Inde)
- Danse orientale par la Compagnie Ambre – extrait du spectacle « Escapes orientales ou le voyage dansé en toute liberté » (Moyen Orient)
- Résultat du concours de nouvelles Langues Zone
- Deux chants en chinois de minorités (mongole et ouïgoure) par la présidente de l'Association des anciens élèves
- Grand défilé en costumes traditionnels
- Batucada par l'Association Mulêketu (Brésil)
- Chants traditionnels « Prière » et « Oy, Moroz, Moroz » par deux étudiantes (Russie)
- Bokator – Art martial khmer traditionnel du x^e siècle (Cambodge)
- Rabam Sukhothay - Danse ancienne (xiv^e – xv^e siècles) thaïe (Thaïlande)
- Kungobram - Quintet dialoguant entre cultures africaine et européenne (Mali)
- Solo féminin de Baladi - Danse orientale (Moyen Orient)
- « Danse des vœux » et « Neary Chea Chour » par le Grand ballet khmer (Cambodge)
- Art martial Pencak silat (Malaisie)
- Anahata Nad (tour du monde) - Trio d'instruments des trois continents : flûte traversière, tablas et guitare.
- Koma Avesta, groupe de musiciens mêlant rock-pop et tradition (Kurdistan)
- Desi Crew – Danse Banghra du Panjab (Inde)
- Percussions coréennes, par l'Association Olsou (Corée)
- Danse Bollywood (Inde)

Des ateliers permettaient également à petits et grands d'apprendre ou de tester leurs connaissances :

- Quiz : Ces mots venus d'ailleurs (édition enfant)
- Quiz musical
- Initiation au Boxkator
- Initiation aux danses indiennes
- Quiz : Ces mots venus d'ailleurs (édition adulte)
- Initiation au Halay
- Trivial Inalco (organisé par les élèves de HEI)

Comment, vous n'y étiez pas ? Eh bien, culpabilisez, oui, culpabilisez !
Vous avez raté quelque chose que vous ne manquerez pas l'an prochain...
n'est-ce pas ?

Françoise MOREUX

Notre annuaire

La dernière édition de l'annuaire de notre association porte le millésime 2001. Sa préface s'achevait par cette phrase : « Septième annuaire de notre association depuis 1952, puisse celui-ci constituer, à l'instar de ses prédécesseurs, le lien entre le plus grand nombre d'Anciens et d'Amis, mais aussi le vivier dans lequel, grâce aux divers systèmes de classement, quiconque trouvera aisément le spécialiste qu'il cherche de telle langue plus ou moins rare, ou le moyen de remonter jusqu'à lui. »

Cette édition est aujourd'hui épuisée et nous ne pouvons plus répondre aux demandes régulières d'achat de l'annuaire... Pourtant, nous ne nous sommes pas laissé surprendre car depuis six ans maintenant, les trois derniers présidents de l'association ont créé une commission de l'annuaire afin de l'adapter au monde contemporain.

J'ai personnellement participé à toutes ces réflexions. Il fallait résoudre plusieurs questions. La première concernait les nombreuses erreurs qui entachaient ce travail. Il est nécessaire de rappeler que l'annuaire était composé de deux parties distinctes : d'une part, la liste des membres de l'association, classés par nom, par profession et par langues étudiées ; d'autre part, la liste des diplômés qui nous était fournie par l'administration de l'INALCO et que nous nous contentions de reproduire. Vous n'êtes pas sans savoir que, jusqu'à une époque très récente, il fallait demander son diplôme pour figurer sur la liste. De plus il n'y avait pas d'archives fiables et aucun moyen de corrections.

Le second problème remettait en cause l'existence même de l'édition papier, à l'heure des techniques informatiques, de l'internet... Les frais d'imprimerie sont considérables et il est impossible de faire des mises à jour. Même si ces questions sont pertinentes, nous constatons que l'ensemble des grandes écoles continue à éditer des annuaires en papier alors lorsqu'il existe une version électronique accessible. Nous avons aussi constaté que la majorité de nos adhérents préférerait généralement les techniques traditionnelles. Nous avons essayé d'envoyer des invitations aux conférences par courriel plutôt que par courrier postal et cela n'a pas été concluant. Enfin les systèmes numériques posent souvent des problèmes de confidentialité qui ne sont pas toujours maitrisables.

La dernière question posait la question de la faible représentativité de notre association. Il est vrai que sur des milliers d'étudiants diplômés peu adhèrent à notre association. Effectivement nous déplorons le manque de renouvellement des membres et nous souhaitons accroître le nombre de nos adhérents. Toutefois la politique que nous menons depuis maintenant deux ans commence à porter ses fruits : nous avons aujourd'hui 44% d'adhérents en plus. De toute façon il nous serait matériellement impossible de gérer l'ensemble des étudiants de l'INALCO.

C'est pourquoi, lors de notre dernière réunion du Conseil d'administration, le 2 juillet 2009, et en accord avec les représentants de l'administration, nous avons décidé de publier le plus rapidement possible notre annuaire traditionnel avec les informations que nous maîtrisons, c'est-à-dire celles que vous nous fournirez.

Pour cela, vous trouverez, annexé à cet envoi, un formulaire à remplir et à nous renvoyer le plus rapidement possible, par courrier ou par internet. Afin d'éviter les erreurs, nous vous rappelons quelques règles :

- Pour les femmes mariées, précisez bien votre nom de jeune fille (nom de naissance) et votre nom d'épouse (nom marital). En principe, vous figurerez sous les deux entrées. Toutefois, si vous préférez une autre solution, faites-le savoir.
- Pour les études aux Langues O', indiquez bien vos années d'études et les langues étudiées, même si vous n'avez pas obtenu le diplôme correspondant.
- Pour les autres diplômés, précisez la spécialité. Éventuellement vous pouvez nous communiquer le titre de votre thèse, ainsi que la liste de vos publications.

Nous vous remercions pour votre collaboration et espérons publier ce nouvel annuaire au début de l'année 2010.

Yohanan LAMBERT

L'Asiathèque : Maison des langues du monde

L'Asiathèque, aujourd'hui dénommée aussi « Maison des langues du monde », s'est fait connaître en 1973 comme librairie des langues et des cultures d'Asie, installée à Paris, rue Christine. Elle s'est ouverte à l'édition avec la publication des actes du ^{xxix}e Congrès international des Orientalistes, qui s'est tenu à Paris au Collège de France cette année-là. La librairie a fermé en 1993, faute d'avoir pu trouver un successeur à Christian POURQUIER, antérieurement directeur de la Librairie française de Téhéran, lors de son départ à la retraite.

Les ouvrages de référence en langue française conçus pour l'apprentissage des langues enseignées aux Langues O' n'existaient alors qu'en très petit nombre. L'Asiathèque entreprit d'en publier en 1978, se fondant sur la certitude que les compétences pédagogiques des professeurs et des maîtres de langues intéresseraient un public distinct de celui des étudiants inscrits à leurs cours. Les premiers titres publiés furent le *Manuel d'indonésien* de Pierre LABROUSSE, les *Exercices structuraux d'indonésien*, le *Dictionnaire français-indonésien* de Farida SOEMARGONO et la *Méthode de thaï* de Gilles DELOUCHE.

LINALCO, devenu grand établissement d'enseignement supérieur à caractère scientifique, culturel et professionnel, put en 1991, à l'initiative de son président, François DE LABRIOLLE, s'engager dans un système de soutien à la publication de tels ouvrages. Celui-ci consiste en un financement partiel du coût de l'impression par préachat d'un nombre d'exemplaires fixé au coup par coup. Le coût de la préparation à l'édition de ces ouvrages – souvent très lourd, les textes remis par leurs auteurs n'étant jamais prêts pour l'impression – est intégralement à la charge de l'éditeur. Ce système rencontre ses limites pour des ouvrages intéressant un nombre restreint d'étudiants, les engagements d'achat tendant alors à se mesurer au niveau des ventes prévisibles. Quelque trente grammaires et manuels de langues portent à ce jour la marque de la collection Langues - INALCO, mais ceci au prix de difficultés très grandes pour l'équipe de l'Asiathèque (travaux de

composition de mise en pages et de relecture insuffisamment rémunérés, difficultés constantes de trésorerie).

Le développement de la production des outils fondamentaux de l'apprentissage des langues enseignées à l'INALCO et les perspectives que lui ouvre l'évolution des technologies multimédia dans le champ de la pédagogie des langues amènent à réfléchir sur les moyens d'assurer la pérennisation d'un programme qui a fait ses preuves et sur les conditions d'une refonte des structures et du mode de fonctionnement de l'Asiathèque – Maison des langues du monde.

Les manuels et les dictionnaires ; les bilingues **Aides obtenues et aides potentielles**

Dès 1991, plusieurs professeurs de l'INALCO ont ouvert la voie au développement des collections qui font aujourd'hui la spécificité de l'Asiathèque – Maison des langues du monde : la collection Langues-INALCO et les collections de dictionnaires. Le site www.asiatheque.com détaille les collections du fonds de publication de l'Asiathèque depuis sa création.

Très peu d'ouvrages, manuels, grammaires et dictionnaires ont pu bénéficier de concours institutionnels, sous forme de subventions : le *Manuel de bengali* de France BHATTACHARYA et Pushkar DASGUPTA, le *Dictionnaire français-bengali* de Lokenath et France BHATTACHARYA et le *Dictionnaire général hindi-français*, de Nicole et Jagbans BALBIR ont reçu une aide à la publication de l'ambassade de France en Inde. Une aide spécifique du ministère des Affaires étrangères a permis la publication du *Dictionnaire français-khmer* de Michel ANTELME et Suppia BRU-NUT. L'édition du *Dictionnaire tadjik-français* a été soutenue par l'Institut français d'études sur l'Asie centrale (IFEAC), celle du *Dictionnaire ouzbek-français* par la filiale de la société Thalès. Le *Dictionnaire pashto-français* et le *Dictionnaire français-pashto* ont reçu une aide de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, par l'intermédiaire du Centre national du Livre.

La *Méthode de chinois premier niveau* est le seul ouvrage de la collection Langues-INALCO à avoir bénéficié d'un concours extérieur pour sa conception et son élaboration. Celui-ci résulte d'un accord signé le 17 octobre 1997 entre l'INALCO (département de chinois) et le *Hanban*, établissement public dépendant du ministère chinois de l'Éducation, en charge de la promotion de l'enseignement du chinois langue étrangère. Du fait de cet accord, un didacticien de l'apprentissage du chinois par les

étrangers de l'Université de Huadong, M. Wu Yongyi, a été détaché pendant deux années à l'INALCO pour y collaborer à la réalisation de l'ouvrage avec Isabelle RABUT et LIU Hong de l'INALCO.

Le Centre national du Livre a contribué au développement de la collection de bilingues, mais il écarte toute possibilité de contribution à la production de manuels, quels qu'ils soient. Toutefois l'édition d'ouvrages à contenu littéraire, présentés et commentés dans un but pédagogique, pourraient à l'avenir retenir son attention. L'édition de quatre bilingues a été aidée par l'IFEAC. Il y a eu quatre coéditions avec l'UNESCO, dans le cadre de son programme de soutien à l'édition d'œuvres représentatives.

L'introduction de l'informatique dans la pédagogie des langues à l'INALCO

Le développement des technologies multimédia en matière de pédagogie des langues s'est affirmé dans le cours des années 1990. De nouvelles voies s'ouvrent avec les ressources de l'Internet. Quelque désir qu'elle en eût, l'Asiathèque ne pouvait s'y engager de sa propre initiative et sur ses seuls moyens. Le programme *Socrates-Lingua*, dont l'Asiathèque a eu connaissance au Salon « Expolangues » de 2001, année proclamée « Année européenne des langues », a fourni la réponse en offrant à l'INALCO la possibilité de se positionner de manière éminente dans ce domaine. L'admission par la Commission européenne du projet « *Apprendre les langues nationales des pays candidats à l'entrée dans l'Union européenne* » (ALPCU), présenté par l'INALCO dans le cadre de ce programme européen est un moment clé de l'histoire de la collection Langues - INALCO. Le président Gilles DELOUCHE, assuré de l'intérêt d'un tel projet, délégua immédiatement, pour travailler à sa conception et à sa mise en œuvre, Thomas SZENDE, dont l'Asiathèque avait publié peu auparavant la *Grammaire fondamentale du hongrois*, coécrite avec Georges KASSAI. Il s'agissait pour Thomas SZENDE et Alain THIOLLIER de tracer les grandes lignes d'un projet et de le défendre lors d'un séminaire dit de présentation du programme *Socrates-Lingua* organisé à Pozna en juin 2001.

Le projet, présélectionné en novembre 2001 et présenté en 2002, jugé trop ambitieux, ne fut pas retenu : il proposait la réalisation de dix manuels multimédias correspondant aux langues des dix pays alors sur la liste de candidature à l'entrée dans l'Union européenne. En outre, un élément important n'avait pas été pris en compte : l'évaluation du projet à chacune

des étapes de sa réalisation. L'échec fut cependant porteur d'enseignements précieux pour la suite.

La Direction générale de la coopération internationale et du développement du ministère des Affaires étrangères joua un rôle déterminant dans la préparation de la seconde proposition et dans son succès en 2003, en prenant en charge le coût de l'engagement par l'INALCO, sur un mi-temps d'un mois, de François STUCK, alors attaché à mi-temps au Centre de recherche en ingénierie multilingue (CRIM), afin de mettre à profit son expérience de la constitution de ce genre de dossier.

Le projet, limité à trois langues, a conduit à la publication en 2007 des trois premiers titres multimédia de la collection Langues-INALCO : *Découvrir et pratiquer le bulgare*, *Découvrir et pratiquer le slovaque* et *Découvrir et pratiquer le slovène*. Ce sont les fruits d'un partenariat original qui s'est révélé exemplaire en termes de coopération interuniversitaire, partenariat dans lequel se sont trouvés associés, avec l'INALCO et l'Asiathèque, le Centre national d'études à distance (CNED), le Centre universitaire du Limbourg (Hasselt, en Belgique), la Nouvelle Université de Bulgarie à Sofia, l'Université Matej Bel (Banka Bystrica, en Slovaquie) et l'Université de Maribor en Slovénie.

Ces trois universités ont travaillé aux contenus pédagogiques des manuels et à leur intégration informatique en collaboration étroite avec les responsables des départements intéressés de l'INALCO : Marie VRINAT, pour le bulgare, Vlasta KE KOVÁ et Diana LEMAY pour le slovaque, Antonia BERNARD pour le slovène, et sous leur direction. Il est revenu à l'Asiathèque, étroitement associée à la réalisation du projet, la responsabilité de la préparation à l'édition et de la publication des trois ensembles, livres et CD-Rom.

Thomas SZENDE a dirigé la réalisation du projet pendant un an, jusqu'à sa nomination à l'ambassade de France en Syrie. Monique SLODZIAN, directrice du CRIM, en a repris la direction jusqu'à son aboutissement en 2007. François STUCK, devenu ingénieur de recherches, directeur technique, a conçu le cahier des charges sur la base duquel a été élaboré l'outil informatique servant de base aux CD-Rom ; il en a suivi le processus de réalisation et en a organisé l'exploitation. Élisabeth MINIK a assuré la direction administrative de l'ensemble du projet.

Le Centre national d'enseignement à distance (CNED) a apporté un précieux concours à l'élaboration des méthodes multimédia, du fait de l'expérience de l'Institut de Poitiers dans l'usage de l'informatique en

pédagogie des langues, par l'intervention régulière de Jean-Luc FAURE, son directeur, et de Fanny DE MENDITTE.

Le Centre universitaire du Limbourg (Université de Hasselt) a été chargé de l'évaluation des ensembles livres + CD Rom à chaque étape de leur élaboration, sous la responsabilité du Professeur Willy CLIJSTERS (président de l'Alliance française du Limbourg), qui a mis au service du projet son expérience de la conception d'outils multimédia d'apprentissage des langues au sein de cette université flamande.

Perspectives de développement

Les cessions de droits

Le premier des manuels de la collection Langues - INALCO publié en anglais a été le *Manuel de tibétain standard* de Nicolas TOURNADRE et Sangda DORJE, chez l'éditeur américain Snow Lion en 2007. Des exemplaires de l'édition française en avaient été vendus en assez grand nombre dans les années précédentes aux États-Unis. Ont suivi les éditions en bulgare (Shalom Éditions, Sofia) et en anglais (University of Maryland Press) du *Manuel de judéo-espagnol* de Marie-Christine VAROL.

Ce fut l'une des premières préoccupations de Philippe THIOILLIER, dont la formation est celle d'un ingénieur, que de rationaliser le fonctionnement de l'Asiathèque – Maison des langues du monde, où il entra en fonction en 2003, notamment pour la mise en œuvre du projet européen.

Il travailla aussitôt à l'adaptation des ouvrages du fonds (transfert sur CD des enregistrements précédemment sur cassettes et numérisation des fichiers) pour répondre aux demandes de cession de droits que l'obsolescence des logiciels sur lesquels avait été opérée leur composition initiale ne permettait pas de satisfaire.

C'est ainsi que l'éditeur italien Zanichelli (Bologne) a pu dernièrement acquérir les droits pour l'édition italienne du *Manuel d'arabe moderne* (2 volumes et 4 CD) de Luc-Willy DEHEUVELS, à peine achevée la mise aux normes informatiques de celui-ci.

Le développement de la production des outils multimédia de l'apprentissage des langues

Le savoir-faire acquis avec la réalisation des manuels multimédia de bulgare, de slovaque et de slovène a ouvert une voie pour produire, sur des bases identiques et sur le même modèle de coopération interuniversitaire,

des manuels conçus pour l'apprentissage de toutes langues par la langue française, à un coût comparativement réduit puisque la conception et la réalisation de la plateforme informatique, propriété de l'INALCO, ont été financées sur les fonds alloués par la Commission européenne.

Plusieurs propositions se sont déjà fait connaître venues de différents départements de l'INALCO pour travailler à la conception de tels manuels, en collaboration avec des universités des pays intéressés. On peut ajouter que cette même plateforme informatique peut aussi se prêter à la production de manuels d'apprentissage du français à partir de toutes langues.

Il n'a cependant pas été prévu, au niveau européen, de moyens pour faciliter la production de manuels conçus pour l'apprentissage d'autres langues nationales de l'Union européenne. Cette ouverture ne devrait cependant pas rester sans suite. Aussi les perspectives ouvertes par la réalisation, sous l'autorité de l'INALCO, du projet ALPCU doivent-elles être portées à l'attention des institutions auxquelles importe le développement des compétences en langues. S'il doit se concevoir un programme pour l'avenir, c'est bien celui de la production des outils fondamentaux de l'accès à la connaissance des langues des pays avec lesquels la France nourrit des relations actives de coopération culturelle, au sein et hors de l'Union européenne. Il en est de même de la production des outils de l'accès à la connaissance du français à partir de la langue de ces mêmes pays.

L'attention de l'Agence universitaire de la Francophonie a déjà été attirée sur l'intérêt de concevoir de tels projets, sur le modèle de coopération interuniversitaire adopté pour l'élaboration des trois manuels multimédia issus du programme *Socrates-Lingua*. Il est apparu, à la suite d'une rencontre avec Marc CHEYMOL, directeur de programme, que l'AUF se prêterait volontiers à une action de diffusion d'informations, menée de concert avec l'INALCO, pour en promouvoir l'idée auprès des universités affiliées à son réseau.

La mise en ligne des manuels de langues

La mise en ligne des manuels de langues représente un axe de développement dont il importe de pouvoir apprécier toutes les implications. L'expérience malheureuse, mais combien instructive, née du piratage intégral sur Internet – textes et lecture vocale – du *Manuel de japonais* de Kunio KUWAE (2 volumes, 1 150 pages, 5 CD) objet de nombreuses rééditions depuis 1980, en est l'illustration. Le site pirate a été fermé par décision de

justice. Il venait en tête sur Google, avec près de deux millions de pages consultées, alors que le manuel lui-même n'arrivait qu'en 37^e position.

Les procédures de communication vocale du type *Skype* autorisent l'emploi des manuels dans une relation directe entre apprenants et professeurs ou locuteurs compétents. Il s'agira de mettre en place les réseaux grâce auxquels pourraient se rencontrer les uns et les autres.

Réfléchir à la restructuration de l'Asiathèque - Maison des Langues du monde

La collection « Langues - INALCO » et les collections de dictionnaires servent si bien l'image de l'INALCO que l'Asiathèque - Maison des langues du monde est souvent perçue dans le public comme « la » maison d'édition des « Langues O' ». Aurait-elle permis d'apporter un début de réponse à l'injonction de l'article IV du décret de création de l'École des langues orientales du 30 mars 1795 : *Les professeurs composeront les grammaires des langues qu'ils enseignent...*? On y verrait volontiers l'expression d'un programme. La relation de collaboration de l'Asiathèque - Maison des langues du monde et de l'INALCO, déjà si productive, peut-elle se concevoir sur la base de conventions d'objectifs, lesquelles faciliteraient l'organisation du travail éditorial ?

Source également de réflexion est l'apparition de propositions émanant d'autres institutions où se développe l'apprentissage des langues orientales. Ainsi l'université de Genève a rendu possible (avec le soutien du *Hanban*) la publication du *Vocabulaire du chinois contemporain 1, Exercices pour la préparation du HSK (2 CD)* de Honghua POIZAT-XIE, premier volume d'une série de quatre, paru en décembre 2008, et l'université de Strasbourg a soutenu la publication prochaine de l'ouvrage *Le russe contemporain, lexique thématique*, élaboré sous la direction d'Évelyne ENDERLEIN.

Le développement d'une offre en outils d'apprentissage des langues par la langue française fondée sur l'utilisation de technologies en constante évolution n'est pas à la mesure de la structure actuelle de l'Asiathèque - Maison des langues du monde. Les conditions paraissent réunies pour que s'engage une réflexion d'ensemble sur les moyens de sa restructuration, voire de sa refondation, pour lui permettre de répondre aux perspectives qui lui sont ouvertes, réflexion dans laquelle se rencontreraient, avec l'INALCO, les institutions favorables au développement des compétences linguistiques en France et dans les pays de langue française.

La production et la diffusion des outils fondamentaux de l'apprentissage par la langue française de toutes langues porteuses de culture comptent parmi les instruments de base du développement du plurilinguisme et de l'interculturalité. Reconnaître le caractère d'intérêt général qui s'attache à leur publication aura notamment pour effet de rendre évidente la valeur du capital symbolique constitué en près de trois décennies par L'Asiathèque - Maison des Langues du monde et devrait faciliter la recherche de participations au processus de sa restructuration.

Le moment est ainsi venu de confronter les visions des intervenants français, ou de langue française, de différents horizons, publics et privés, sur le thème du développement de la connaissance et de la pratique des langues et, corollairement, sur celui de leur apprentissage à tous niveaux. La perspective de la création du Pôle des langues et des civilisations qui accompagnera l'installation de l'INALCO et de la BULAC dans un ensemble conçu pour les accueillir justifie en elle-même cette confrontation. Il y a là un appel aux anciens des Langues O' que le sujet intéresserait.

Alain et Christiane THOLLIER

Site de L'Asiathèque – Maison des langues du monde : www.asiatheque.com
(le consulter et le faire consulter est bénéfique pour l'Asiathèque – Maison des langues du monde, car du nombre de visites dépend le niveau de référencement sur Google)

Haute distinction décernée à Françoise GRENOT-WANG

Depuis 1998, l'Association « Couleurs de Chine », fondée par Françoise GRENOT-WANG, parraine des enfants des minorités ethniques (Miao, Yao et Dong) des montagnes du Nord de la province du Guangxi, pour leur permettre un accès à l'éducation.

Les actions de l'Association sont principalement :

- une aide à la scolarisation des filles.
- une contribution à la construction, l'aménagement et l'équipement d'écoles.
- une aide aux instituteurs.
- une aide à la préservation de la culture traditionnelle.

Un hommage à Françoise GRENOT-WANG avait été rendu dans la rubrique « in memoriam » de notre bulletin *Orients* de février 2009. Aujourd'hui, nous sommes heureux de vous faire part de la haute distinction qui lui a été décernée par la République populaire de Chine.

Nous reproduisons ci-dessous le communiqué de l'Association :

Une distinction spéciale a été décernée à FANG Fang¹ par le Ministère des affaires civiles de la République populaire de Chine, en décembre 2008. C'est la Waiban² de Liuzhou³ qui a remis le document à l'Association *Couleurs de Chine* que dirigeait Françoise :

中华慈善奖
中华人民共和国民政部
授予 方芳 同志
全国优秀慈善工作者
荣誉称号

1. Nom sinisé de Françoise GRENOT-WANG
2. Bureau des affaires extérieures
3. Liuzhou : une des grandes villes de la province du Guangxi

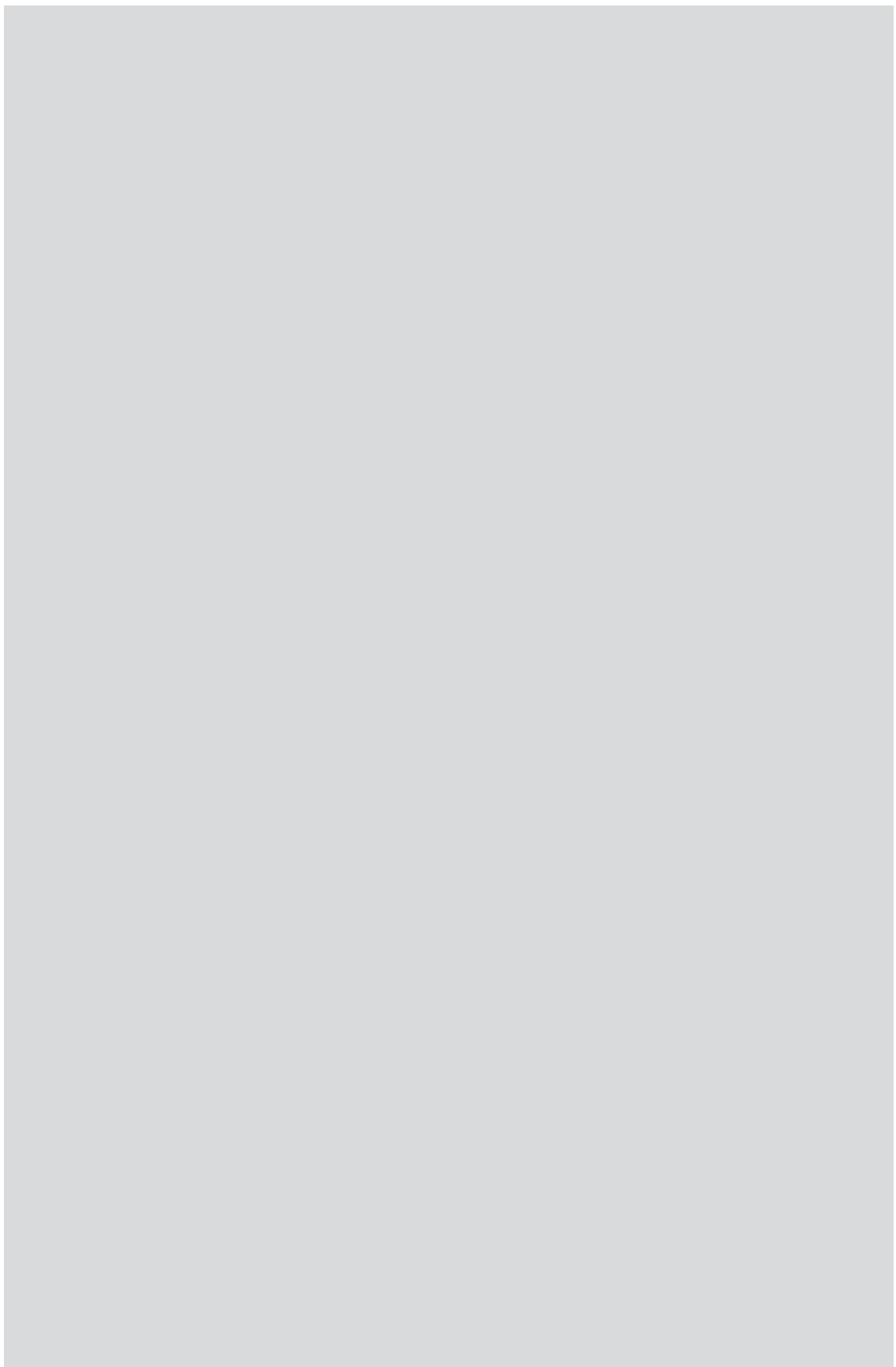
Traduction :

Distinction de bienfaisance en Chine

Ministère des affaires civiles de la République populaire de Chine
Est décerné à la camarade FANG Fang le titre d'honneur de « Travailleur national éminent pour la bienfaisance »

Parallèlement, en hommage à FANG Fang, l'Association a de son côté le projet de reconstruire le Gulou (tour du Tambour). Située au cœur des villages, la Tour du Tambour rythme depuis des siècles la vie des habitants. Choisir ce bâtiment est d'une importance symbolique extrême et d'une présence physique indéniable. « Nous sommes sûrs que FANG Fang, où qu'elle se trouve maintenant, l'appréciera au plus haut point ».

Histoire



L'Asiathèque : bref historique

Le point de départ

L'Asiathèque a été fondée en 1973 à l'initiative d'Alain et de Christiane THIOLLIER, animés de l'idée de remédier à l'absence en France de librairie spécialisée sur l'Asie. Deux universitaires ont, dès l'origine, encouragé et appuyé cette initiative : le Professeur Pierre-Bernard LAFONT, alors professeur à l'EPHE et membre de l'EFEO, et Monsieur Gérard FUSSMAN, aujourd'hui professeur au Collège de France. Très vite au département librairie s'est adjoint un département édition puisque les organisateurs du ^{XXIX}e Congrès international des Orientalistes ont, en 1975, chargé l'Asiathèque d'en publier les Actes.

L'évolution

Le département librairie a fermé en 1993, peut-être pour renaître un jour, tandis que le département édition se développait de façon régulière, publiant aussi bien des manuels de langues et des dictionnaires que des ouvrages de civilisation. La collection des bilingues, créée en 1995 au moment du Bicentenaire des Langues O', compte actuellement vingt titres et de nombreux projets sont à l'étude. La publication d'ouvrages dans le champ de l'Europe médiane, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, en liaison avec l'INALCO, a conduit à ajouter au nom de l'Asiathèque, gardé pour sa notoriété, le nom de Maison des langues du monde.

Les fondateurs

Alain THIOLLIER a été élève en chinois de Robert RUHLMANN. Il a mené une carrière dans les services diplomatiques et dans plusieurs établissements publics : attaché commercial au Ghana, en Afghanistan, en RDVN (Nord-Vietnam) ; chargé de mission à l'ORTF, puis à l'INA, membre douze années de suite de la délégation française aux assemblées générales de l'*Asia-Pacific Broadcasting Union* (ABU) ; et, au titre du ministère des Affaires étrangères, expert auprès de l'*Asia Institute for Broadcasting Development* (AIBD) en Malaisie, puis conseiller de coopération à l'ambassade de France au Laos.

Christiane THIOILLIER a été traductrice de l'anglais pour les éditions Grasset, Gallimard, Stock, Alta, la Réunion des Musées nationaux (RMN), Citadelles & Mazenod.

Alain et Christiane THIOILLIER ont pris la direction effective de l'Asiathèque en 1994.

L'équipe actuelle

Les deux fondateurs restent attachés à l'Asiathèque à titre de conseils et conservent un regard sur la préparation et le suivi des textes. Philippe THIOILLIER, leur fils, ingénieur des Travaux publics (ESTP), assistant-réalisateur de cinéma, assume désormais la direction et la gérance ainsi que le suivi des images et du son. Il est assisté de Jean-Marc ELDIN, qui assure la composition et mise en pages des ouvrages et d'Elizabeth ELDIN, actuellement en congé de maladie.

Les équipes qui ont précédé

Les fondateurs rendent hommage à ceux qui ont particulièrement marqué l'histoire de l'Asiathèque et ont assuré sa continuité : Alain LUCAS, Géraldine BRETONNET, Christian POURQUIER, Isabelle DELLOYE et Ariane CHAIN.

Alain et Christiane THIOILLIER

En ce mois d'octobre 2009, la République populaire de Chine fête ses soixante ans d'existence, soit un cycle complet des années du calendrier chinois.

Christian RAMAGE, consul général adjoint de France à Hong Kong, ancien élève de chinois, de cambodgien et de japonais, réalise en ce moment un travail de mémoire sur les « personnalités » qui ont marqué la vie du consulat de France à Hong Kong. Jacques GUILLERMAZ est l'un d'eux.

Né en 1911, année de la chute définitive de l'Empire chinois et de l'avènement de la « République » à Nankin, le destin de Jacques GUILLERMAZ semble étroitement lié à celui de la Chine.

Adhérent à notre association jusqu'à son décès, Jacques GUILLERMAZ a été diplômé de chinois en 1957.

Il nous a paru opportun, comme nous le proposait Christian RAMAGE, de publier ce texte précisément dans ce bulletin Orientis d'octobre 2009.

Françoise MOREUX

Jacques GUILLERMAZ, militaire, diplomate et sinologue

Le général Jacques GUILLERMAZ a consacré sa vie à la Chine, comme militaire, puis diplomate, attaché militaire auprès des représentations diplomatiques françaises, dont Hong Kong, et enfin comme universitaire. Il fut un des meilleurs sinologues français du ^{xx}e siècle, spécialiste de la Chine contemporaine, et ses ouvrages ont abreuvé des milliers d'étudiants et de lecteurs intéressés ou passionnés par la Chine.

Fils d'officier, né en 1911, Jacques GUILLERMAZ décide de se consacrer au métier des armes et intègre l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1930, après avoir préparé le concours au Prytanée militaire de La Flèche. Diplômé en 1932, le lieutenant GUILLERMAZ est nommé en mai 1937 attaché militaire adjoint à Pékin, à la veille de l'invasion japonaise. Ce hasard des

affectations a une influence déterminante sur le reste de sa carrière. En effet, alors que rien ne le prédestinait à un séjour en Extrême-Orient, cette mutation à Pékin sera la première d'une longue liste d'affectations en Chine mais aussi en Asie. Le jeune lieutenant embarque en février 1937 sur le paquebot « Aramis » des Messageries maritimes et, après des escales à Port-Saïd, Suez, Djibouti, Colombo, Singapour et Saïgon, Jacques GUILLERMAZ découvre la Chine à Hong Kong. Son émerveillement pour le Port des Parfums ne se tarira jamais : « Au-dessus de son incomparable rade, cette dernière ville, qui m'apparut surtout comme un morceau de l'Empire britannique, étageait ses quartiers d'affaires, ses faubourgs populeux, ses villas coloniales. » Hong Kong est en effet la première étape d'une vie consacrée à la Chine. Jacques GUILLERMAZ apprend la langue des Chinois, essaie d'en découvrir les coutumes et la culture et tente d'en comprendre la mentalité et les mœurs politiques. Sa maîtrise du chinois lui permet, au cours de sa carrière, de lier des relations avec des politiciens, des militaires, des seigneurs de la guerre et des personnages parfois troubles mais aussi avec l'homme de la rue, le marchand, le coiffeur, le tenancier d'échoppe.

De 1937 à 1943, le lieutenant puis capitaine GUILLERMAZ voyage en Chine, dans des conditions souvent précaires, voire dangereuses. Il suit le gouvernement du Guomindang de TCHIANG Kai-chek (JIANG Jieshi) de Nankin à Chongqing. Il rejoint ensuite la France libre à Alger, participe aux combats de la Libération et débarque sur les plages de Provence. Le commandant GUILLERMAZ reprend ensuite en 1946 son poste d'attaché militaire à Nankin, où s'est réinstallé le gouvernement nationaliste. Il y demeure jusqu'en 1951 et assiste à la victoire communiste de 1949. Parmi les derniers Occidentaux à quitter la Chine communiste, Jacques GUILLERMAZ observe attentivement pendant plus d'un an la transition du pouvoir et les changements imposés à la société, tels que le contrôle sur la population, la réforme agraire ou la loi sur le divorce. Le 22 janvier 1951, le lieutenant-colonel GUILLERMAZ quitte la Chine populaire et franchit la frontière avec Hong Kong au pont de Lowu. Mais, pendant les six mois qui suivent, Jacques GUILLERMAZ continue à Hong Kong sa mission d'observation de la Chine et des profondes mutations engagées par le nouveau régime. Il devient ainsi un de ces premiers et fameux « *China watchers* » qui, pendant des décennies, utilisèrent Hong Kong comme poste d'observation avancé de la « Chine rouge ». Du fait du statut du territoire, colonie britannique relevant directement de la couronne, le lieutenant-colonel GUILLERMAZ est nommé « attaché militaire adjoint à Londres, détaché à Hong Kong ».

Sur fond de guerre froide, en période de guerre de Corée et de guerre d'Indochine, il étudie attentivement à partir de Hong Kong les événements politiques qui déchirent la Chine et l'Asie. « Par son caractère international, sa situation au flanc de la Chine continentale, ses réfugiés, Hong Kong était naturellement un formidable nœud d'informations politiques et économiques ». Les guerres qui sévissent en Asie se répercutent bien sûr à Hong Kong : « À l'époque, la population de Hong Kong ne dépassait guère cinq cent mille personnes. Les industriels chinois repliés de Shanghai, aidés par les capitaux des Chinois d'outre-mer, n'avaient guère lancé que quelques entreprises. Cependant la guerre de Corée gonflait le trafic du port, les bâtiments américains y relâchaient souvent, provoquant un certain « boom » des affaires dans les boutiques et les bars des quais et démontrant, une fois de plus, les surprenantes qualités commerciales des Chinois. » Jacques GUILLERMAZ, dans sa description du Hong Kong de 1951, garde aussi cet émerveillement dont il témoignait déjà en 1937 : « Vu du pic ou des villas de Peak Road, le panorama de Hong Kong coupait le souffle. Ni le site prodigieux de Chungking, ni la rade de Toulon, ni la baie de Diégo-Suarez que je connaissais déjà, ni la baie d'Along, ni les lacs et les archipels finlandais de Kuopio que je devais connaître plus tard n'égalent la grandeur sereine de ses îles, de ses rocs, de ses promontoires aigus et fauves surgis d'une mer azurée ou céruléenne. Le glissement d'un croiseur gris-bleu rentrant au port au milieu de jonques trapues, aux voiles carrées traversées de nervures, le mouvement des cargos venus de partout, les allées et venues des ferries de la Star Line, abeilles bourdonnantes, les rumeurs montant sans cesse des rues fébriles, tout se fondait dans un seul cadre immense et superbe, mêlant l'immobilité éternelle du décor et le bouillonnement éphémère des hommes ». Pour cet amoureux de l'Histoire, « les grands emporiums de l'Antiquité devaient offrir un spectacle analogue et de pareilles émotions. »

À Hong Kong, l'attaché militaire, familier de la Chine, côtoie tous ceux qui, par leurs fonctions ou leur expérience, représentent des sources d'informations précieuses : « des Chinois, citoyens britanniques et anoblis par la Reine (portant) fièrement leur titre de "sir" », « gentlemen chinois », policiers, militaires « de la garnison anglaise, qui se comportait comme en Angleterre », banquiers « avec la même gravité que les Anglais de la City », « agents de compagnies de navigation, hommes d'affaires qui, par toutes sortes de voies obscures, étaient souvent avertis avant tout le monde d'événements survenus ou à venir », [...], « quelques bons journalistes, surtout américains anciens de Chine, qui se retrouvaient au Press Club

de Canal Road, (et) se montraient intéressants et actifs ». Il travaille aussi très étroitement avec son proche ami André TRAVERT, Secrétaire d'Extrême-Orient archiviste, personnage hors du commun, passionné de théâtre chinois et de courses hippiques, futur consul général de France à Hong Kong, trente ans plus tard, et sur lequel nous reviendrons.

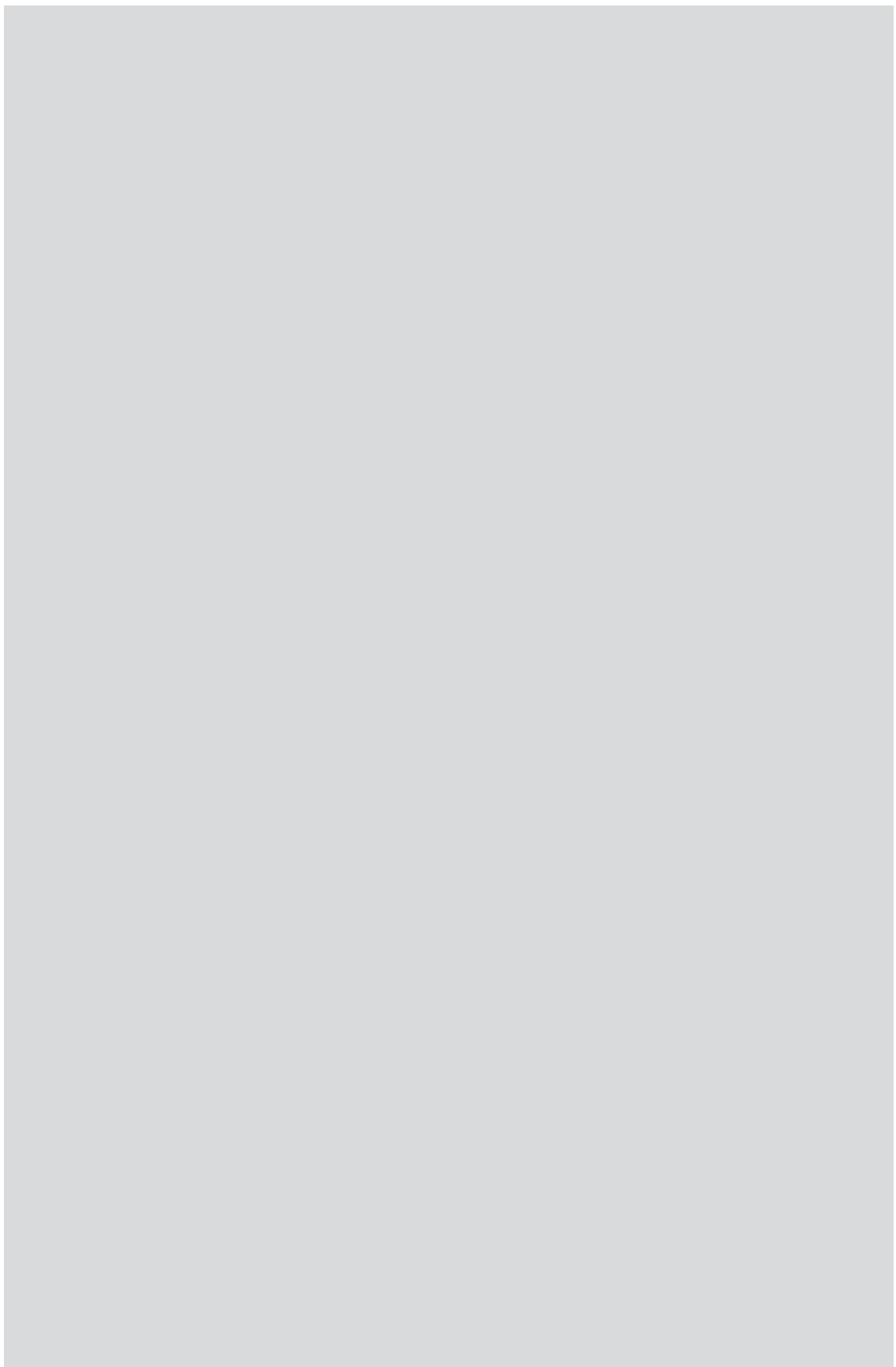
En juin 1951, le lieutenant-colonel GUILLERMAZ quitte Hong Kong en même temps que le consul de France Robert JOBEZ, à bord du paquebot « Félix Roussel ». Il est remplacé par le capitaine GALULA, que nous retrouverons également dans notre saga des Français de Hong Kong. Puis le colonel GUILLERMAZ est nommé attaché militaire à Bangkok, de 1952 à 1956. Il commande ensuite un régiment pendant la guerre d'Algérie, de 1956 à 1958.

À l'issue de ce temps de commandement, Jacques GUILLERMAZ quitte le service actif et entame une troisième carrière, après celles de militaire et de diplomate. Il devient en effet universitaire et se consacre à l'histoire contemporaine de cette Chine où il a passé de longues années. Il fonde le « Centre de recherches et de documentation sur la Chine contemporaine », connu des étudiants sous le nom de « Centre Chine » et par où sont passés de nombreux sinisants et sinologues français et étrangers. Jacques GUILLERMAZ en est le directeur de 1958 à 1976, en même temps que directeur de recherche à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Confirmation de sa grande expertise sur la Chine, le général GUILLERMAZ est aussi rappelé au service actif pour devenir de 1964 à 1966 le premier attaché militaire près l'ambassade de France à Pékin, qui ouvre en 1964 après l'établissement des relations diplomatiques entre la Chine Populaire et la France. La *Chine populaire* justement, c'est le titre d'un livre de la collection « Que sais-je ? » que Jacques GUILLERMAZ consacre en 1959 à la nouvelle Chine, premier ouvrage d'une série de livres qui constituent une mine d'informations sur la Chine Populaire et le Parti communiste chinois. Dans sa dernière œuvre *Une vie pour la Chine : mémoires 1937-1989*, Jacques GUILLERMAZ raconte son expérience unique, cette triple vie consacrée à un pays qu'il a aimé et dont il a essayé de transmettre les clés pour le comprendre. Le général Jacques GUILLERMAZ est décédé en 1998.

Christian RAMAGE

Consul général adjoint de France à Hong Kong

Conférence



Le Cambodge contemporain

Alain FOREST, Professeur d'Histoire de la Péninsule indochinoise à l'Université Paris-Diderot, ancien élève des Langues O' et adhérent de notre association, nous a donné, dans les salons de l'INALCO, une conférence sur le Cambodge, le mardi 9 juin 2009. Il nous a présenté le livre qu'il a dirigé et que nous recensons ci-après.

L'ouvrage s'inscrit avant tout dans la politique éditoriale de l'Institut de Recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporain (IRASEC)¹ et de la publication par cet institut de monographies sur les différents pays d'Asie du Sud-Est². Il est divisé en trois parties : une longue introduction historique et description des enjeux contemporains (Alain FOREST) ; des « synthèses » portant sur la politique (G. MIKAEKIAN), l'économie (F. GERLES), les relations internationales (M.-S. DE VIENNE) ; des analyses détaillées de questions diverses : le processus de paix (ROS Ch.), la jeunesse cambodgienne (G. ROCHIGNEUX), la question foncière (F. LUCO), l'élaboration du Droit (A. FONTAINE), pêche et écologie (F. BAILLEUL), le renouveau de la littérature khmère (KHING H.-D.).

Le projet d'une monographie sur le Cambodge, initié en 2004, a cheminé et connu les « contrariétés » habituelles – contributeurs qui se désistent, coordinateur qui disparaît etc. – ce qui explique les lacunes de l'ouvrage.

La principale est, à mes yeux, que les chapitres voués à l'analyse des questions socio-économiques reposent sur les données des années 2003-2005, nécessairement un peu dépassées aujourd'hui. Cependant, il faut nous garder de céder au fétichisme des « derniers chiffres et tendances en date », car il y a souvent dans le fétichisme de la connaissance immédiate un déni et un refus de vraies connaissances en profondeur. En tout cas, d'après les témoignages déjà reçus, je pense que cet ouvrage apporte beaucoup, justement en rompant avec les discours et les approches formelles habituelles. Et je suis certain qu'il tient et tiendra assez longtemps la route, sinon par l'actualité de ses chiffres, tout au moins par la qualité des

1. L'IRASEC est un centre de recherche en Sciences humaines dépendant du Ministère français des Affaires étrangères et du Centre national de la Recherche scientifique. Basé à Bangkok, il a vocation à lancer, encourager et coordonner des recherches portant sur les dix pays d'Asie du Sud-Est. Il est actuellement dirigé par M. Benoît DE TRÉGLODÉ.

2. Ont été publiés, aux Indes Savantes : Viêtnam contemporain (réédition en 2009), Thaïlande contemporaine, Birmanie contemporaine.

analyses présentées, par les remises en perspectives de longue durée, par le démontage des contradictions que le pays doit en permanence surmonter entre réalité et idéalité, entre ce qui possible, ce qui est souhaitable, ce qu'on attend de lui et ce qu'il peut réellement donner. Il faut donc prendre cet ouvrage, non comme une sorte de *Quid*, mais comme une série de supports à la réflexion. Le relatif manque d'unité peut aussi surprendre, mais c'est un livre à plusieurs voix et non l'expression d'une personne ou d'un groupe. Si des discussions ont eu lieu avec certains auteurs sur des points de désaccord, nous avons finalement décidé de ne pas gommer ces derniers.

Après les lacunes et les imperfections, j'en soulignerai à présent l'esprit commun.

- En premier lieu, il s'agissait évidemment, je le dis sans complexe, de faire entendre une voix française, dans une littérature de rapports, d'expertises inspirées mais aussi de pseudo-connaissances, essentiellement anglophones, qui finissent par se développer en vase clos, se répondre les unes aux autres, en oubliant parfois de citer les sources d'inspiration... Au moins le livre fait-il apparaître une expertise française sur le Cambodge, dont le poids scientifique n'est pas négligeable et qui n'est pas simplement une affaire de Français de plus de 60 ans puisqu'une relève dynamique et intelligente est en train de prendre pleinement sa place dans le domaine des études sur ce pays.
- Cette expertise – et c'est aussi un élément de distinction auquel je tiens et qui me fait assumer sans complexe la « non-immédiateté » de l'analyse – est le fait de personnes qui entretiennent déjà une longue familiarité avec le terrain. Les contributeurs du livre ont tous vécu un certain temps dans le pays, non pas dans des situations privilégiées, distanciées ou « protégées », mais dans une réelle proximité. Ce livre, construit à partir d'expériences simples mais continues, reflète une perception a priori sympathique, sinon optimiste, de la plupart de ses auteurs, par rapport à une société qu'ils ont appris à connaître et à aimer, ce qui constitue à mon sens un « plus » appréciable.

Ces présupposés contribuent à ce que j'ai appelé l'esprit commun du livre, qui s'est également construit sur une double conviction :

- La première est propre à l'historien que je suis : à savoir que si l'on veut comprendre le Cambodge d'aujourd'hui, il faut arrêter de dire n'importe quoi à propos de son passé. Vouloir vraiment comprendre le Cambodge c'est d'abord prendre au sérieux ce pays en considérant qu'il est le produit d'une longue histoire. L'on ne peut qu'être effrayé de la terrible ignorance en ce domaine de la plupart des étrangers, qui ne veulent entendre de l'histoire cambodgienne que le récit sans cesse répété sous toutes les coutures et tous les aspects de l'empire angkorien d'une part et des atrocités khmères rouges d'autre part. Il y a aussi de quoi être effrayé de l'ignorance quasi-totale par les Cambodgiens de leur propre histoire et de la non-présence de l'histoire dans les programmes scolaires...

Je rappelle à ce propos qu'à mes yeux, une des grandes responsabilités de l'époque protectrice française a été le refus des Français de former de véritables historiens cambodgiens... Vous savez, et cela dure encore jusqu'à nos jours au Cambodge, qu'on associe l'histoire à la dangerosité des idées et des exemples politiques que cette histoire peut inspirer. Le résultat est que, dans les années 1940-1950, les Cambodgiens qui s'intéressaient à l'histoire étaient obligés de faire du Droit, des thèses de Droit et d'Économie qui se voulaient à portée historique, auprès de professeurs de droit prestigieux mais qui ne connaissaient rien à l'Histoire... d'où la production de thèses plus ou moins aberrantes, inspirées, faute de véritable enseignement historique, par les théories marxistes et anticolonialistes développées au Quartier latin. On aurait peut-être eu d'autres intellectuels que KHIEU Samphan ou HOU Youn, au moins d'autres manières d'interpréter l'histoire cambodgienne si l'on avait contribué à un développement de l'histoire cambodgienne...

En quelques mots, dans la connaissance de l'histoire cambodgienne, on peut regretter l'hypertrophie du traitement de la période angkorienne, hypertrophie qui pose en réalité toujours le Cambodge actuel en état d'infériorité, en résultat d'une décadence par rapport à Angkor. Que s'est-il réellement passé depuis que les rois ont abandonné à Angkor ? On sent bien pourtant que, sur la longue durée, cette période des années 1400-1850 – ne serait-ce qu'avec le triomphe, à partir des années 1350 seulement, du bouddhisme theravâda – a été profondément formatrice de la société et de l'histoire cambodgienne telles que nous les connaissons aujourd'hui. Mais qui s'en soucie ?

Bref, dans ma longue introduction historique j'ai essayé de procéder à cette réévaluation et à cette remise en place d'une histoire plus exacte devant nous amener à mieux comprendre l'histoire cambodgienne d'aujourd'hui. En tant que spécialiste de la colonisation, j'ai tenté aussi de remettre les choses en place au regard du développement d'un discours « khméro-anglo-saxon » actuel qui tend de manière de plus en plus systématique à présenter le Protectorat français, et contre toute évidence, comme le comble de l'horreur obscurantiste, manié par des protecteurs ignorants, avides, âpres au gain, sans considération pour la population khmère... Bref un nouveau discours de type clairement idéologique qui vise à faire du Protectorat et, au-delà, des idéaux républicains français, l'origine des maux du Cambodge contemporain... On retrouve encore cela dans tout un discours concernant le territoire cambodgien qui s'impose aussi aujourd'hui : il faut savoir que sous le protectorat français, le territoire cambodgien a doublé environ par rapport à ce qu'il était en 1850 – des Français sont morts pour défendre ce territoire, notamment en 1940 contre le Siam -, ce qui n'empêche pas aujourd'hui les milieux influents de la diaspora cambodgienne en France, au Canada, aux USA de prétendre que le territoire cambodgien a été amputé par la France... À ce propos, la connaissance de l'histoire est particulièrement déterminante pour assainir le débat sur les frontières et sur les empiètements territoriaux qui, dans le Cambodge, atteint des dimensions fantasmatiques au point d'épuiser le politique.

Je pourrais continuer ainsi sur l'importance de l'histoire. Pour ma part, dans ce livre, je remets également en perspective la période du Sangkum du prince SIHANOUK, bien connue de ma génération et dont je m'étonne qu'elle soit peu à peu occultée, brouillée, oubliée... Autre période que je m'attache aussi à restituer, celle des années du Protectorat vietnamien (1979-1991) dont on s'est largement servi pour occulter les atrocités de la période khmère rouge et qui a justifié le scandale qu'a été la reconnaissance par la communauté internationale du régime polpotiste comme seul représentant du peuple cambodgien. Il y a là un épisode qui fait porter une certaine ombre sur des entreprises comme le procès actuel : comment la communauté internationale peut-elle prétendre vouloir juger les

gens qu'elle a supportés officiellement pendant onze ans, sans s'examiner et faire aussi son propre procès à ce sujet ?

J'ai parlé de protectorat vietnamien et je maintiens l'expression au moins pour les années 1979-1985 environ... Ceci dit, j'avance dans ce livre que la période vietnamienne, contrairement à ce qui a pu se produire au même moment en Afghanistan par exemple, s'est accompagnée d'éléments de normalisation, de stabilisation sociale, qui me paraissent avoir largement contribué ensuite au succès du processus de paix des années 1991-1993.

Tels sont quelques exemples de l'importance que j'accorde à une remise en place historique – nécessaire à la compréhension du pourquoi et du comment de Cambodge aujourd'hui.

- Ceci dit, une deuxième conviction était qu'il fallait également rompre avec l'image du Cambodge spontanément et généralement véhiculée via un certain nombre de processus et d'acteurs, présentant le Cambodge comme une accumulation de problèmes tous plus épouvantables les uns que les autres, dans quasiment tous les domaines.

Cela est en quelque sorte le pendant d'un état de la connaissance que je viens de décrire, comme empilement de rapports, d'expertises, de dossiers, de blogs, de rumeurs, etc. Un dernier exemple en date à ce sujet - un rapport qui se présente comme extrêmement sérieux émanant d'un think tank lié au journal *The Economist*, qui fait du Cambodge l'un des pays les plus désespérés de la planète et qui affirme doctement que le Cambodge est parmi les cinq - six pays « candidats » à des troubles violents dans un très proche avenir... Vous cherchez donc ce qui permet aux auteurs du rapport, non identifiés eux-mêmes, d'avancer cette affirmation inquiétante... et vous ne trouvez rien, aucune référence, aucune étude, aucun élément. Nous glissons là dans un registre qui s'apparente ni plus ni moins à une tentative de déstabilisation – digne de la CIA des grands jours -, mais un registre qui semble hélas désormais habituel du discours sur le Cambodge.

C'est dire, qu'outre qu'un empilement de problèmes n'implique pas à nos yeux qu'un pays soit de ce fait, lui-même, comme automatiquement, un énorme problème, un des axes des auteurs a été de refuser justement l'alarmisme misérabiliste – qui s'apparente à une position de guerre essentiellement idéologique.

Fondamentalement, il ne s'agit pas de nier les problèmes ni de les escamoter : ils sont largement traités au fil de l'ouvrage. Mais il s'agit de refuser de traiter le Cambodge comme on l'a fait trop souvent à savoir comme « l'exemple mondial du pays à problèmes ».

Notre seconde conviction a donc été de considérer le Cambodge comme un pays à peu près normal, affronté certes à des problèmes de développement, mais comme un pays en développement parmi d'autres, en tout cas en refusant de l'inscrire dans quelque perspective qui en ferait un pays « pire » que d'autres.

Quitter le registre du malheur absolu revient d'ailleurs à porter un regard plus critique sur les contradictions, les limites à l'œuvre dans l'action de ceux qui se penchent et visent à résoudre le sous-développement. Car c'est paradoxalement ce qui est aussi intéressant dans le cas cambodgien : bien davantage qu'un pays du mal absolu, c'est l'observatoire idéal de la pratique et de la portée des pratiques et idéologies développementalistes. Je crois que le livre *Cambodge contemporain* vaut aussi pour cela : qu'il rompt avec l'excuse, « c'est la faute aux Cambodgiens », pour mettre le doigt sur les contradictions, les limitations dans lesquelles la sollicitude et les réelles et nécessaires bonnes volontés elles-mêmes enferment pourtant les acteurs de la vie politique et économique cambodgienne. Voici deux ou trois ans encore, nul ne pouvait demeurer insensible à ce genre de contradictions insurmontables, par exemple, entre l'exaltation de l'ultralibéralisme comme solution ultime et le rappel permanent que le Cambodge devait signer et respecter des lois éthiques, des protocoles, des conventions internationales de tout genre comme s'il était la Suède ou le Danemark... alors qu'une administration comme l'administration cambodgienne ne pouvait certes envisager de mettre sérieusement en œuvre ne serait-ce que le dixième des exigences qui lui étaient demandées...

En terminant ces quelques réflexions, je voudrais dire aussi que le refus de faire du Cambodge un lieu du malheur nous paraissait devoir contribuer, si possible, à une modeste transformation du jeu politique cambodgien. Sans doute les choses sont-elles en train de changer mais le jeu politique était voici encore deux-trois années essentiellement dominé par l'idée de revanche sur l'histoire. J'entends par là que le jeu politique demeurait construit sur les positions et drames des années 1960-1980 :

on réglait des comptes avec la période du Sangkum, avec la République, avec les Khmers rouges, avec le régime communiste dit provietnamiens... Les uns et les autres recherchaient plus ou moins une victoire politique qui aurait été la confirmation de la justesse des combats politiques passés.

Dans cette perspective, le jeu politique consistait avant toute chose en une diabolisation de l'adversaire comme ennemi historique. Le moins que l'on puisse dire c'est que si cette approche entretenait un haut niveau de polémique –assez souvent d'outrance polémique, avec un vocabulaire de quasi guerre civile – elle n'a pas contribué à éclaircir les positions politiques essentielles des uns et des autres qui demeurent très contradictoires et confuses... J'ose néanmoins espérer, qu'une autre façon de considérer les problèmes cambodgiens, de manière plus réfléchie et plus distanciée, aidera à une avancée dans l'élaboration de positions politiques elles-mêmes responsables, mesurées, clarifiées et pertinentes.

Ces positions de base étant définies, nous désirions enfin tenir compte de deux paramètres qui me paraissent aujourd'hui essentiels :

- Un premier paramètre est bêtement démographique.

En 2004, le Cambodge comptait, selon des estimations à peu près fiables, 13 millions d'habitants. 31% de la population avait moins de 15 ans et l'âge moyen de la population était de 21 ans.

On peut estimer aujourd'hui que 75% de la population cambodgienne est née depuis l'installation des Khmers rouges au pouvoir en 1975, que 69 % de cette population est née depuis la chute de Pol Pot et l'installation d'un régime provietnamien au début de 1979, et qu'environ 45% de la population cambodgienne est née depuis le retour définitif de la paix en 1991.

Cette réalité démographique a des incidences économiques mais aussi politiques importantes. Nous n'en avons certainement pas assez tenu compte dans notre propre ouvrage et dans nos propres approches. Mais en tout cas, cela nous justifiait dans notre position de refus d'une éthique exclusivement misérabiliste. J'insiste sur le fait qu'il faudrait tenir bien davantage compte de cette réalité démographique si l'on venait à recommencer l'entreprise.

- Un deuxième paramètre, totalement différent, et dont nous n'avons pas assez tenu compte tout en l'affirmant, est le fait que le Cambodge se situe en Asie.

Pour les lecteurs avertis que vous êtes, c'est une évidence. Pour des Occidentaux, a priori des Français de ma génération, c'est loin d'être évident.

Pourtant, outre que cette donnée explique quelques-unes des orientations essentielles des régimes cambodgiens depuis 1953, elle pèse de plus en plus sur les orientations politiques, sociales et économiques actuelles et doit absolument être intégrée dans les grilles d'analyse. On remarque que, pour l'instant et probablement faute d'élites adéquatement formées, le Cambodge peine à trouver sa place au sein d'une ASEAN - elle-même déboussolée depuis les événements de Thaïlande et surtout en raison de l'irrésistible puissance du voisin chinois. Mais il retrouve la propension à échapper à la pression ou à l'envahissante sollicitude des voisins du premier cercle (Thaïlande et Viêt Nam), comme à la sollicitude parfois trop appuyée des pays et institutions du troisième cercle (Occidentaux et institutions internationales), par l'appui sur la puissance du second cercle, la Chine continentale. En tout cas, tant que les relations entre le Cambodge et ses voisins les plus proches n'ont pas été vraiment pacifiées, le risque de voir la classe politique cambodgienne retomber dans le chauvinisme et la xénophobie n'est absolument pas exclu.

De plus, les problèmes cambodgiens les plus cruciaux, de la corruption à la pédophilie en passant par la drogue et le trafic des œuvres d'art, dépassent largement le cadre d'un dialogue et d'une action commune entre Cambodgiens et Occidentaux, alors qu'ils sont désormais largement entretenus par des pratiques, des modèles de comportement, des circuits, des fournisseurs et des consommateurs asiatiques. Plus généralement, les nouveaux circuits économiques tels qu'ils sont déterminés par les investissements dans le pays ou par la fréquentation touristique, comme les nouveaux axes prioritaires de développement s'élaborent à l'initiative d'hommes d'affaires chinois, thaïs, malais... ou sous l'effet de politiques impulsées en Corée, au Japon, en Chine, par les gouvernements eux-mêmes ou par l'intermédiaire d'institutions telle la Banque asiatique de Développement. On ne peut guère douter que, dans un contexte de formidable dynamisme des économies et sociétés asiatiques, les relations tissées avec les pays de la zone pèseront d'un poids plus

lourd sur la définition du type de société ou du régime politique cambodgiens que les conseils et les aides de l'Occident.

J'ai parlé de la philosophie de l'ouvrage. Pour terminer, je voudrais donner un exemple plus concret de quelques-uns des défis auxquels le Cambodge d'aujourd'hui est confronté et sur lequel se penchent les auteurs du livre.

- Un premier défi a déjà été abordé à propos de l'oubli de l'histoire : il s'agit de la construction d'une société politique ainsi que de la construction de l'État impartial. À ce propos, on peut relever en premier lieu, que l'on retrouve au Cambodge une vieille division en trois sensibilités déjà présentes au début des années 1950 et que SIHANOUK avait alors essayé de gommer :
 - une sensibilité que l'on pourrait qualifier « de gauche » représentée aujourd'hui par le Parti du Peuple cambodgien (PPC) du Premier ministre M. HUN Sen. Ce parti dispose à la fois d'un soutien populaire important, d'un appareil de gouvernement à peu près uni en apparence, d'une forte présence à tous les échelons de la fonction publique et de relais puissants et bien organisés dans la société ;
 - une sensibilité royaliste. Aujourd'hui, avec l'effacement de SIHANOUK, d'une part, et l'échec de RANARIDH d'autre part, la représentation politique de cette sensibilité connaît quelque problème. On peut dire que le parti royaliste n'a pas su gérer le passage d'une monarchie politique telle qu'elle était incarnée par SIHANOUK à la monarchie constitutionnelle du roi SIHAMONI. Il reste que la sensibilité royaliste existe toujours ;
 - une sensibilité d'élite urbaine et se voulant moderne, autrefois représentée par le parti Démocrate puis par M. Son SANN. Cette tendance Son SANN s'est effacée mais c'est le parti de M. Sam RAINSY qui occupe aujourd'hui, à sa manière, cet espace politique.

Telles sont donc les trois forces en présence. À ce propos, nous parlons en termes de « partis politiques ». Et en effet, les trois grands partis ci-dessus cités disposent d'organisations, de relais, de militants, qui les apparentent vraiment à des partis. Ceci dit il faut bien comprendre que ces partis ne se raccrochent pas à des idéologies très strictement formulées. Cela vaut essentiellement pour le parti PPC, qualifié souvent de « communiste » mais qui est davantage « de sensibilité communiste » que communiste au sens

strict. (Toutefois, les personnes qui entendent soutenir le PPC ou adhérer à ce parti doivent encore, souvent, faire un petit stage au Viêt Nam... Voici dix ans, il s'agissait d'un stage de formation idéologique, aujourd'hui il s'agit plus simplement d'une sorte de voyage d'études avec visite des réalisations et des projets en cours au Viêt Nam, afin - dit-on - de renforcer la confiance et l'amitié entre Cambodgiens et Vietnamiens...).

Mais ces partis se forment essentiellement autour de personnes. Ce qui domine c'est le clientélisme, autour de tel ou tel personnage fort. On le voit avec le « parti Sam RAINSY » mais il en va de même avec le parti PPC, qui se trouve lui-même divisé entre plusieurs clientèles : il y a les hommes de HUN Sen mais aussi, par exemple, ceux de CHEA Sim, etc. On sait que cette organisation selon un système patrons-clients ainsi que la constitution de ce qu'on appelle des « forces » autour des leaders, sont une caractéristique traditionnelle ancienne au Cambodge.

Tous les systèmes politiques sont plus ou moins clientélistes mais, dans le cas cambodgien, on peut presque dire que la recherche et l'entretien d'une clientèle constituent aussi le principal moteur de la prise de décision dans le domaine de l'économie ou du développement – on lira à ce propos l'excellent article de G. MIKAELIAN. On parle beaucoup de la concussion et de l'enrichissement personnel des dirigeants cambodgiens. Certes, mais il faut voir que la collecte de fonds - par exemple, la recherche de l'aide internationale, l'exploitation de certains secteurs de l'économie - vise aussi à alimenter tout un circuit de redistribution jusque dans les campagnes. Pagodes, écoles, routes, réalisations diverses apparaissent alors comme un don personnel du leader et une plaque rappelle ainsi, à l'entrée d'une école ou devant une pagode, que c'est grâce à la générosité de M. HUN Sen, de M. CHEA Sim ou du prince RANARIDH que cette école ou cette pagode a été construite ou rénovée.

C'est d'ailleurs un des grands reproches que la population a adressés au prince RANARIDH : à la différence de HUN Sen et du PPC, RANARIDH et les royalistes ne surent pas redistribuer l'argent à la population, notamment à la population des campagnes.

Au regard de ces constatations, un grand enjeu du politique aujourd'hui réside dans l'aménagement d'un type de relations politiques qui ne soit plus une manière de poursuivre les guerres des années 1960-1980... Comme je l'ai signalé plus haut, il y a eu longtemps derrière le jeu politique l'idée de montrer que les idées et les positions adoptées dans le passé étaient bonnes, justes. D'où un jeu politique placé essentiellement sous le signe de la guerre

continué en opposition viscérale des uns aux autres – avec une nuance pour ce qui concerne les relations complexes entre royalistes. Je crois que l'on accèdera à un pallier supplémentaire lorsque les enjeux politiques se définiront non pas par le « contre » confus mais, plus clairement, par la définition de lignes politiques plus précises.

Un autre enjeu du politique est la construction non pas d'un pouvoir d'homme fort mais d'un État fort. Le paradoxe est que l'on parle de pouvoir personnel, totalitaire, capricieux, mais que l'on voit bien qu'il n'y a pas, dans quelque domaine que ce soit, de direction précise d'ensemble et de réelle coordination de l'action politique. Il y a un déficit d'État, à mon sens – sur fond d'idéologie internationale, fortement relayée par les organisations internationales et nombre d'ONG, qui a privilégié la critique de l'État – et il y a parallèlement un manque d'impartialité de l'État.

- Un autre grand défi pour le Cambodge contemporain est certainement la question de l'emploi qu'il est souhaitable de lier à la question de la formation. Le Cambodge se remet mal de la disparition de ses élites, par extermination et parce que ceux qui avaient été survécus au polpotisme se sont massivement enfuis en 1979-1981. Le niveau général reste encore très bas, la majorité de la population demeurant composée de paysans de plus en plus paupérisés. Des efforts sont accomplis mais se concentrent essentiellement dans le domaine de l'apprentissage de l'anglais, du business et de l'informatique, et dans quelques autres secteurs très spécialisés (médecine de manière très insuffisante, droit et administration) et les Cambodgiens demeurent notamment très mal à l'aise pour affirmer leurs objectifs face aux nombreux conseillers et intervenants étrangers travaillant au Cambodge, ainsi que dans les instances internationales. Une règle est encore en vigueur dans les ministères qui est de faire ce que les conseillers étrangers demandent de faire... Bon moyen pour continuer à recevoir les aides étrangères, mais qui ouvre tout de même d'angoissantes perspectives pour le jour où le Cambodge devra retrouver responsabilité et autonomie complètes. Car ce moment finira bien par arriver : après le procès (et le procès n'est-il pas le moyen de préparer un retour du Cambodge dans la « normalité » du point de vue de son traitement par les instances internationales) ? ou une fois que sera mise en action la pompe à pétrole puisque l'on parle, sans beaucoup en voir la couleur pour l'instant, de l'exploitation

imminente d'importants champs d'hydrocarbures au large des côtes cambodgiennes ?

Ce qui précède ne constitue que le survol d'une matière riche.

Le livre a été présenté au Cambodge et semble intéresser nombre de Cambodgiens... Au moins le souhait de l'éditeur et des auteurs est-il qu'il contribue à donner au monde et aux Cambodgiens eux-mêmes l'image d'un pays en devenir, ouvert sur le monde, et non figé dans l'isolement et l'écrasement face à ses splendeurs et ses tribulations passées.

Alain FOREST
Université Paris-Diderot

Recensions



À l'écoute d'Israël, en Église

Pierre LENHARDT,

Parole et Silence, Paris, 2009, 222 pages, 20 €.

Le premier volume est paru en 2006, sous le même titre, et est devenu très rapidement l'ouvrage de référence dans la connaissance d'Israël, pour les chrétiens. Précisons que le Frère Pierre Lenhardt est membre de la Congrégation des religieux de Notre-Dame de Sion depuis 1963 et qu'il résidait jusqu'à l'année dernière au Couvent Ratisbonne, à Jérusalem. Après des études de philosophie, de théologie et de langues anciennes à l'Institut Catholique de Paris, il a étudié le Talmud à l'Université hébraïque de Jérusalem pendant sept ans. Il a enseigné aux Instituts Catholique de Paris et de Lyon, à l'Institut für Kirche und Judentum de Berlin et à l'École biblique de Jérusalem. Il a publié de nombreux articles et plusieurs livres sur les liens entre le judaïsme et le christianisme. Il a reçu en 2004 le prix de l'Amitié judéo-chrétienne pour l'ensemble de son œuvre. Il est membre de notre association.

Ce second tome rassemble sept autres études s'appuyant sur un verset du prophète Isaïe : « Car de Sion sort la Torah et de Jérusalem la Parole de Dieu » (Isaïe 2,3). Il s'agit d'étudier la tradition juive pour éclairer la foi chrétienne, dans l'esprit du concile Vatican II. C'est ainsi que l'on étudie la miséricorde divine dans la tradition d'Israël, l'eschatologie dans la liturgie d'Israël, la valeur des sacrifices dans le judaïsme d'autrefois et d'aujourd'hui, la tradition d'Israël sur la Présence divine dans le Temple, le renouvellement de l'alliance dans le judaïsme rabbinique, « Trois chemins : Emmaüs, Gaza et Damas », et, pour finir, l'importance des sources juives pour un chrétien.

Ce qui est remarquable chez ce chrétien convaincu et passionné, c'est ce lien fondamental qu'il établit entre la tradition juive et la foi chrétienne : « Le saut de la foi chrétienne, sur fond de continuité, consiste à voir en Jésus-Christ lui-même, en Sa Personne, la Shekinah¹ et la Torah. Par son Incarnation, le Fils de Dieu donne à chacun, par la foi, le moyen de s'unir à Lui, la possibilité de devenir en Lui *fils dans le Fils* , de devenir, chacun

1. Terme hébreu désignant la Présence divine.

en lui-même, chacun en sa propre personne unie à Sa Personne, non seulement une Torah vivante, mais **la** Torah. »

Même pour celui qui ne partage pas cette foi intense en Jésus-Christ, ce livre apporte une profonde connaissance du judaïsme qui permet aux hommes de bonne volonté de se retrouver dans cette quête du divin. Il faut souligner la très grande connaissance de l'auteur, non seulement du Talmud mais aussi de toute la tradition juive et de ses Maîtres, des commentateurs de la Mishna aux rabbins modernes d'Ukraine, comme le rav Nahman de Braslav. Comme son titre le suggère, ce livre est avant tout un témoignage d'un chrétien *À l'écoute d'Israël* que nous recommandons vivement.

Yohanan LAMBERT

Bagh Bazar

Sylvie SERVAN-SCHREIBER,

AkR, Paris, 2005, 204 pages, 18 €.

Petit roman plein d'humour, largement autobiographique, qui part de la cour des Langues O' pour aller jusqu'au toit du monde, au Népal. Recrutée dans les années quatre-vingt comme attachée culturelle et directrice du Centre culturel français, situé à Bagh Bazar, Laura se retrouve à Katmandu avec un mari peintre coréen et un fils de huit ans.

Nous découvrons, de façon fort agréable, les préoccupations quotidiennes du personnel diplomatique d'un petit poste sur le toit du monde : gérer leurs carrières et vendre leurs escargots en boîte sont les préoccupations majeures de certains collègues. C'est alors que le Président François MITTERRAND décide de faire une visite officielle et fera vivre à l'ambassadeur « ses vingt-deux heures les plus longues de sa carrière ».

Mais Laura doit aussi passer l'essentiel de son temps à gérer le centre culturel, organiser les cours de français et surtout faire cohabiter quelques enseignants, pas toujours qualifiés et menés par Joël, autoproclamé représentant syndical et qui ne rêve que d'une chose, prendre la direction du centre. La visite de la bibliothèque révèle quelques surprises : il y a deux fichiers, l'un par auteur, l'autre, « le plus utile » selon la bibliothécaire, par ordre d'entrée. Sur la première fiche consultée du fichier alphabétique, Laura lit : AGATHA Christie, *Dix petits nègres*. Cela promet... Face à ce climat délétère, Laura résistera-t-elle ?

Rappelons que l'auteure est ancienne étudiante de chinois des Langues O' et a commencé sa carrière professionnelle en travaillant à l'École. Elle est restée fidèle et est toujours membre de notre association.

Yohanan LAMBERT

Cambodge contemporain

Sous la direction d'Alain FOREST,

Les Indes savantes, Paris, 2008, 525 pages, 33 €.

Bien que le Cambodge soit l'objet de nombreux rapports produits par des experts internationaux, des membres d'ONG et de spécialistes de nombreuses disciplines, pour le grand public les connaissances générales se limitent aux temples d'Angkor et à la période des Khmers rouges... Cet ouvrage tente de remédier à cette étrange situation en donnant les clés pour comprendre le Cambodge d'aujourd'hui.

Pour atteindre son objectif, ce livre se décompose en trois parties. Dans la première, intitulée « pour comprendre l'histoire contemporaine du Cambodge », Alain FOREST tente de « replacer le Cambodge d'aujourd'hui dans une juste perspective historique » en distinguant le mythe de l'histoire pour montrer que l'histoire contemporaine du Cambodge se construit sur la séparation d'avec Angkor. Cette rupture est aussi religieuse puisqu'au temps d'Angkor, dominé par un brahmanisme consacrant la hiérarchie sociale, succède, à partir du xv^e siècle, une adhésion au bouddhisme theravâda qui modifiera profondément les relations sociales. « Le protectorat français, établi en 1863 et qui prit fin en 1953, n'a pas peu contribué, paradoxalement, à entretenir une telle permanence tout en y introduisant de sérieux infléchissements et de nouveaux sens. » Le régime de SIHANOUK (1955-1970) s'inscrit dans la marche globale du monde de l'époque, des pays en voie de développement et le temps des « non-alignés ». La nécessité de conforter la cohésion nationale pour assurer le développement s'accompagne généralement d'un contrôle renforcé des partis politiques conduisant sur la voie d'un pouvoir personnel. Le 18 mars 1970, SIHANOUK est déchu de ses fonctions de chef de l'État, laissant la place à une République, marquée par une concussion éhontée, qui débouchera le 17 avril 1975 sur l'entrée des premiers Khmers rouges à Phnom Penh. Cette étude continue par l'étude des années 1979-2007, entre guerre et paix et

par l'analyse d'axes de réflexion, « entre conservatisme et mondialisation » qui sont développés par l'ensemble des contributeurs de ce volume.

La seconde partie rassemble trois synthèses permettant de mieux comprendre le Cambodge contemporain. Tout d'abord Grégory MIKAELIAN s'interroge sur le bilan de plus d'une décennie de reconstruction : « Pour une relecture du jeu politique cambodgien : le cas du Cambodge de la reconstruction (1993-2005). Puis François GERLES analyse « l'économie cambodgienne » pour conclure qu'« une amélioration de la compétitivité du secteur privé forme le principal défi que le Cambodge doit relever s'il veut profiter de son entrée dans l'OMC. [...] Le combat contre la corruption est lui aussi crucial. » Enfin Marie-Sybille DE VIENNE, de l'INALCO (directrice du CPEI), réfléchit sur « le Cambodge entre intégration et désintégration » et montre que l'avenir des Cambodgiens ne semble pas assuré.

La troisième partie rassemble sept études sur des situations particulières :

- « L'accord de paix de Paris sur le Cambodge » par ROS Chantrabot.
- « Quelle place et quelles perspectives pour la jeunesse cambodgienne ? » par Germaine ANNAT et Leang DELUX.
- « La santé au Cambodge : histoire et défis » par Soizick CROCHET.
- « 'Manger le territoire' : pratiques anciennes et actuelles d'accès à la terre au Cambodge » par Fabienne LUCO.
- « L'élaboration du droit contemporain » par Antoine FONTAINE.
- « Gestion et exploitation des ressources naturelles du lac Tonle Sap » par François BAILLEUL.
- « La littérature khmère pendant la période néo-royaliste » par KHING Hoc Dy.

Cette monographie est le fruit d'un programme de l'Institut de recherche sur l'Asie du Sud-est contemporaine, réalisée avec le soutien de l'Ambassade de France au Cambodge et de la chaîne Apsara TV. Précisons enfin qu'Alain FOREST est Professeur d'Histoire de la Péninsule indochinoise à l'Université Paris-Diderot, ancien élève des Langues O' et adhérent de notre association. Il est par ailleurs l'auteur d'une conférence sur le Cambodge, donnée dans les salons de l'INALCO le mardi 9 juin 2009 et reproduite dans ce numéro d'*Orients*.

Les chevaliers de l'Apocalypse

Réponse à MM. PRIEUR et MORDILLAT

Jean-Marie SALAMITO,

Lethielleux & DDB, Paris, 2009, 158 pages, 12 €.

Ce petit livre, très intéressant, constitue une réponse historique et argumentée à la série télévisuelle *L'Apocalypse*, diffusée en décembre 2008. Cette série de douze épisodes de cinquante-deux minutes, écrite et réalisée par Jérôme PRIEUR et Gérard MORDILLAT, et complétée par leur livre *Jésus sans Jésus*, tente de démontrer que l'histoire du christianisme antique serait celle de la longue trahison de Jésus par ceux qui se réclament de lui.

Jean-Marie SALAMITO, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, est professeur d'histoire du christianisme à l'université de la Sorbonne – Paris IV. Contacté par la revue *Le Monde de la Bible* à l'été 2008 pour écrire un article sur ce documentaire, il découvre rapidement que les auteurs veulent démontrer une thèse. Une voix *off* répète plusieurs fois, sans mentionner l'auteur : « Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue ». Une mosaïque de témoignages de quarante-quatre chercheurs vient étayer la thèse des auteurs.

Pour Jean-Marie SALAMITO « MORDILLAT et PRIEUR annonçaient de l'histoire, et c'est de l'antichristianisme qui est venu ». À travers douze chapitres, il démontre méthodiquement comment les auteurs détournent l'histoire pour justifier leur thèse : « Ce que je ne puis admettre, comme professionnel de l'histoire, c'est la manière dont ils détournent celle-ci. Ce qu'ils croient faire contre les églises chrétiennes, ils le font en réalité contre l'intelligence, contre la science. »

Ce reproche est d'abord justifié par des problèmes de méthode : le montage du documentaire fait entendre uniquement les réponses aux questions des réalisateurs sans qu'il soit possible de vérifier que celles-ci ne sont pas orientées. Les conditions du tournage (studio, décor noir, lumières étudiées, équipe silencieuse...) révèlent une certaine pression psychologique et les réalisateurs ont exclu tout dialogue. Nous n'entendons que des orateurs solitaires dans le noir...

Les deux réalisateurs semblent fâchés avec la chronologie. Dans le premier épisode, consacré entièrement au livre biblique de *l'Apocalypse*, cet écrit du Nouveau Testament n'est jamais daté. Un des spécialistes, Enrico

NORELLI, le mentionne en italien mais son propos n'est pas traduit. Dans l'épisode 7, la voix *off* parle d'une « dispute entre CELSE et ORIGÈNE ». Il aurait fallu dire que le *Discours vrai* de CELSE date des années 180 alors que le *Contre Celse* d'ORIGÈNE n'a été écrit qu'en 248. L'épisode 6, consacré au mouvement gnostique ne cite jamais d'auteurs appartenant à cette littérature mais seulement l'évêque IRÉNÉE de Lyon, l'un des plus grands adversaires de la gnose.

La première phrase qui ouvre le premier épisode est une citation : « Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue ». Elle est reprise dans l'épisode 11 mais il faut attendre l'épisode 12 pour en connaître l'auteur : Alfred LOISY (1857-1940). Prêtre, professeur d'hébreu à l'Institut catholique de Paris, il devient en 1890 professeur d'Écriture sainte. Ses recherches inquiètent Rome et ses livres sont mis à l'index en 1903. Cinq ans plus tard, il est excommunié par le pape PIE X et devient professeur au Collège de France. Il faut préciser que la phrase citée trois fois est extraite de *L'Évangile et l'Église*, paru en 1902. Ce livre est une réponse au théologien protestant allemand Adolf VON HARNAK qui, dans son essai *L'Essence du christianisme*, limite l'enseignement de Jésus à la révélation de Dieu comme Père. LOISY ne conçoit pas le christianisme comme une trahison mais comme un « développement » et parvient à une perception positive de l'idée de « tradition ». Tout simplement, il affirme le contraire de ce que MORDILLAT et PRIEUR ne cessent de lui faire dire...

Nous ne pouvons reprendre ici toute la brillante démonstration de la fausseté de la théorie de ces deux réalisateurs mais nous voudrions, pour finir, soulever un dernier point qui nous préoccupe. Le dixième chapitre de ce livre est intitulé *Tous antisémites ?* Nous lisons, page 124 : « Et puis, l'expression « question juive » est anachronique. Il n'y a de « question juive » qu'à partir du XIX^e siècle, quand les préoccupations nationales amènent certains personnages à s'interroger sur les minorités israélites, avec plus ou moins de compréhension. C'est là un problème politique, pas un problème religieux ». Tout ce chapitre veut montrer que le christianisme n'est pas source d'antisémitisme. Il distingue aussi l'antijudaïsme théologique et l'antisémitisme racial. Enfin il s'insurge contre la présentation de l'évêque Ambroise de Milan comme « chrétien fanatique ».

À mon tour de répondre en historien. Je renverrai tout d'abord au magnifique livre de mon maître Valentin NIKIPROWETZKY, que sa mémoire soit bénie, *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain*, qui ne distingue pas fondamentalement les deux phénomènes. Pour juger

de l'attitude de saint Ambroise, j'invite le lecteur à consulter notre communication faite au colloque *Politique et religion dans le judaïsme antique et médiéval*, en décembre 1987 à la Sorbonne, intitulée « Théodose, Saint Ambroise et les juifs à la fin du iv^e siècle » (In *Politique et religion*, Desclée, Paris, 1989). Enfin, ce n'est pas parce que Saint Paul, dans son *Épître aux Romains*, accorde une place particulière au peuple juif, que l'Église, à travers de nombreux Pères et surtout par les Croisades, n'a jamais manifesté d'antisémitisme. (Sur les Croisades, je renvoie au livre de Nathan WACHTEL que nous avons présenté dans *Orients* de juin 2009.)

Yohanan LAMBERT

Contre la barbarie 1925-1948

Klaus MANN,

traduit de l'allemand par Dominique Laure MIERMONT et Corinna GEPNER,
Phébus, Paris, 2009, 367 pages, 23 €.

Fils aîné de Thomas MANN, Klaus MANN, né à Munich le 18 novembre 1906, est peu connu en France et uniquement par son œuvre littéraire : son autobiographie *Le Tournant*, son célèbre roman *Méphisto* et son étonnant *Journal*. Mais cet écrivain engagé dans les problèmes de son temps a aussi excellé dans la chronique et l'essai, abordant tous les sujets littéraires, artistiques et politiques qui faisaient l'actualité de son époque, de l'entre-deux guerres à 1949, année de son suicide à Cannes, le 21 mai.

Tous ces « essais, discours et chroniques » ont été publiés en allemand par les éditions Rowohlt, entre 1992 et 1994, en cinq gros volumes totalisant deux mille deux cents pages. Ce livre regroupe les soixante-sept textes les plus marquants, écrits par Klaus MANN entre 1925 et 1948, contre le nazisme. La majorité de ces textes a été publiée du vivant de son auteur, un tiers étant conservé aux archives Klaus MANN de Munich. Vingt-quatre d'entre eux ont été publiés directement en anglais car l'auteur a abandonné sa langue maternelle en 1940. Tous les écrits publiés dans ce recueil ont été traduits à partir des versions originales, à l'exception des titres, reflétant toujours la version allemande, plus concise.

En réponse à Stefan ZWEIG, en octobre 1930, qui trouve « naturelle » la révolte des jeunes, Klaus MANN écrit : « Tout ce que fait la jeunesse ne nous montre pas la voie de l'avenir. Moi qui dis cela, je suis jeune moi-même. La plupart des gens de mon âge – ou des gens encore plus jeunes – ont fait, avec l'enthousiasme qui devrait être réservé au progrès, le choix de la régression. C'est une chose que nous ne pouvons sous aucun prétexte approuver. Sous aucun prétexte. »

Klaus MANN n'était pas juif et il était pétri de cette grande culture allemande. Il aurait pu, comme Gottfried BENN et une grande part de l'élite culturelle et littéraire allemande, être attiré par ces nazis qui apportaient un air original, mais dès son plus jeune âge, il a fait preuve d'une très grande lucidité, mettant inlassablement en garde contre la dictature, la guerre, le nazisme et la barbarie.

Tous ces textes appellent au rassemblement des forces antifascistes, dénoncent les exactions commises par les nazis, proposent des stratégies d'avenir pour une paix européenne et mondiale et fustigent les compromissions de certains intellectuels. Cette lutte contre Hitler a constitué pour Klaus MANN la mission de sa vie qu'il a conduite jusqu'au bout : exil dès 1933, abandon de l'allemand et engagement dans l'armée américaine pour lutter contre la « bête immonde ».

Il n'est pas inutile aujourd'hui, plus de cinquante ans après, d'entendre ce discours politique clairvoyant, libéré de toute idéologie, antifasciste, nous donner une leçon de courage et d'honnêteté.

Yohanan LAMBERT

La démesure russe : Mille ans d'histoire

Georges SOKOLOFF,

Fayard, Paris, 2009, 341 pages, 23 €.

Le professeur des universités, Georges SOKOLOFF, signe ici un quatrième ouvrage concernant la Russie qu'il observe depuis 1976 (*L'économie obéissante*) avec la loupe de l'économiste mâtiné d'historien, ce qui assure l'originalité de ses études sur ce grand pays si proche et si lointain. Pour tous ceux qui aiment les Russes, donc la Russie, il est amer de constater que

cette puissance somme toute européenne par bien des aspects culturels, n'est pas aimée en Europe. Elle serait pour bien des politiques, intellectuels ou médias occidentaux, une menace permanente.

L'auteur souhaite donc, en pratiquant une sorte de psychanalyse de la Russie sur plus de mille ans, démontrer qu'un penchant irrépessible à la démesure a pu, au cours de l'histoire, imposer à ce grand pays différentes formes de gouvernance en tentant de surmonter ses faiblesses par « l'excès en tout ». Déjà en 2007, un grand écrivain Lev TARASSOV, alias Henri TROYAT, écrivait dans *Le fils du Satrape* : « en Russie, terre de la démesure, les bêtes et les gens sont de taille imposante ». C'est muni de cette clé de lecture que G. SOKOLOFF va nous aider à parcourir en neuf chapitres extrêmement nourris de ses réflexions et lectures innombrables en français, russe et anglais, 1150 années d'une histoire passionnante. (On est prié de s'accrocher à la très pédagogique chronologie de 10 pages en fin d'ouvrage).

D'abord, la naissance d'un empire sur des terres pauvres, peu habitées, environ 7 millions d'hectares, soit 1 à 5 habitants au km², contre 10 à 30 à l'ouest, autour de trois pôles successifs : Kiev, Novgorod et Moscou. Au XIII^e siècle et jusqu'en 1480 vont s'imposer là quelques 150 000 cavaliers de « l'empire des steppes » dont le joug (*igo*) va durablement retarder le développement économique et culturel d'une civilisation où l'apport des Varègues (les gens du Nord) métissés aux slaves indigènes, de surcroît chrétienne depuis le X^e siècle, laissait augurer un bel essor.

L'arriération justifiera alors le despotisme des princes successifs assoiffés de pouvoir et de terres (la Sibérie est conquise en 1645) pratiquant la terreur aussi bien sur les boyards que sur les paysans-serfs, avec pour excuse des voisins peu cousins, les Suédois et les Polonais. C'est ce qu'en dépit de grands réformateurs, Pierre le Grand, Catherine II et Alexandre II, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE a résumé dans *Le Malheur russe*.

La démesure russe peut être positive, ainsi la rapidité et l'ampleur de la création du complexe militaro-industriel sous Pierre le Grand ou la construction ex nihilo de Saint Pétersbourg, mais plus souvent négative, ainsi, l'énormité du secteur A - État et Armée - par rapport au secteur B, la consommation, imposant au peuple soviétique des sacrifices inouis durant des décennies. Autre exemple, la planification lénino-stalinienne qui apportera et l'électricité et les goulags. Également, la pesanteur de l'appareil administratif né au XVIII^e siècle et qui se gonflera au fil des années, suggérant à GOGOL ses meilleurs œuvres, pour se perpétuer dans la fameuse « nomenklatura » communiste, source de la pétrification de l'économie

soviétique. Dernier exemple de démesure : la dimension du servage, en 1794, 53% des paysans puis, au début du ^{xx}e siècle, le retard de la paysannerie (4/5^{ème} de la population) que dans son inhumanité démesurée, STALINE sacrifiera par le biais de la collectivisation entraînant une famine monstrueuse.

Simultanément, durant ces 1000 ans, circule une idéologie sans mesure, dictant qu'en Russie tout relève du spirituel, que la force prime le droit. Récemment, un ethnocentrisme et une croyance assez répandue qu'elle pourrait « métamorphoser le monde » se propagent dans l'intelligentsia sous l'influence du très patriote POUTINE.

L'auteur veut néanmoins oublier la « Russie marâtre », selon l'expression de SOLJENITSYNE, l'auteur-titan d'une œuvre elle-même démesurée, et rappelle en conclusion les points permettant d'espérer un rapprochement et politique et économique (pour le culturel, c'est déjà fait) entre la péninsule Europe et une Russie de moins en moins asiatique. Les 2/3 des Russes vivent désormais à l'Ouest de l'Oural.

Pour lui, dans le cadre de la mondialisation, ces deux ensembles sont « condamnés à s'entendre » car complémentaires au plan économique et tous deux obligés désormais de s'imposer un modèle de développement plus...mesuré.

Françoise BARRY

Dentelles et tchador : la vie dans l'Iran des mollahs

Armin AREFI,

éditions de l'Aube, Paris, 2009, 344 pages, 25 €.

Parmi les ouvrages traitant de l'Iran moderne, peu nombreux sont ceux qui évoquent les problèmes actuels du quotidien de la jeunesse, trente ans après la révolution islamique. Ce « document », comme le qualifie l'éditeur qui se dit « engagé », a été sélectionné pour le prix littéraire des Droits de l'homme.

Si on aborde la lecture de ce livre dans une telle optique, le risque est grand d'être déçu par le manque de densité qu'on pourrait attendre d'un véritable constat politique, économique et religieux. Il n'est rien de tout cela ! Et son titre nous achemine plus exactement vers ce qu'il est

plutôt : une chronique, au style simple (voire simpliste), qui a néanmoins l'avantage de nous faire vivre de l'intérieur l'expérience de son auteur.

Le jeune Armin AREFI, est français, de parents iraniens ayant vraisemblablement fui leur pays lors de la révolution de 1979. Cela signifie qu'il connaît la langue persane, mais n'a jamais vécu dans ce pays d'origine. L'occasion lui est donnée en été 2005 de partir comme journaliste à Téhéran, où il restera deux ans.

Il sera le premier surpris de ce qu'il va vivre, tant l'image véhiculée par les médias étrangers est éloignée, souvent stéréotypée, voire erronée (Téhéran n'est pas Kaboul !), car déconnectée de la vie, celle que les Iraniens, en particulier la jeune génération qui n'a rien connu d'autre que ce régime, veulent croquer à pleines dents. Qui pourrait leur en vouloir ? Il décrira ainsi toutes les recettes, les trucs, les hypocrisies, les corruptions et les stratagèmes pour s'accommoder de l'enfer...mement...

Oui, il s'agit là d'un témoignage, puisque le jeune auteur nous fait part des sentiments qui l'ont animé au long de ces deux années passées dans le pays de ses ancêtres, mais pays qu'il découvrirait quoiqu'il en parlât la langue. Et c'est là que le texte, souvent maladroit, est touchant : il y a une véritable fraîcheur dans les désillusions qui vont obliger Armin peu à peu à fuir non pas le pays, mais un régime qui pousse les individus à une véritable schizophrénie.

Les origines persanes de l'auteur ne lui ont pas permis d'ouvrir les portes qu'il croyait pouvoir nous ouvrir... La déception, y compris celle des sentiments, ira jusqu'à l'entamer dans sa propre identité. Les dernières lignes du livre en disent long : « Aujourd'hui, je suis paumé, j'erre dans ce terminal (il va à Roissy aux départs des vols pour Téhéran), tout comme dans cette ville, tel un fantôme, à des années-lumière de ce que j'ai pu être un jour... ». Visiblement, ce jeune journaliste s'est attaqué à un sujet qui le dépasse, il n'avait pas les armes pour mener un tel combat.

Si ce journal intime présente l'avantage de la sincérité de l'immédiateté, son défaut est d'avoir été écrit dans la précipitation, sans recul, ni véritable analyse. J'ai regretté, pour ma part, que ne soit pas mieux développé le constat d'une totale déshérence de la religion dans un régime « théocratique » : un comble ou une inévitable ornière ?

Cependant, les récents événements, la révolte de la jeunesse après les élections présidentielles, donnent à ce témoignage une nouvelle résonance, à défaut d'un véritable espoir...

Nous vous proposons, pour la première fois dans notre revue, une recension d'un ouvrage russe, pas encore traduit en français. Il s'agit d'un ouvrage collectif dont l'un des auteurs, Natalya LAPINA, est déjà intervenu dans notre association en nous faisant une conférence sur la Russie d'aujourd'hui.

Dva prezidentskikh Sroka V.V. Putina

Dinamika peremen, INION,
Rossiskaya Akademia Naouk, Moskva, 2008, 412 pages.

L'Institut d'Information Scientifique en Sciences Sociales (INION) de l'Académie des Sciences de Russie, un de ses *think tank*, regroupe de nombreux chercheurs dans différentes disciplines : politique, économie, démographie notamment. C'est à Natalya LAPINA, un des chercheurs chevronnés de cet organisme que l'on doit l'ouvrage collectif *Deux mandats présidentiels de V.V. POUTINE*, sous-titré « *La dynamique du changement* », paru en 2008.

Grâce au réseau de chercheurs amis de l'INION, allemands, français, anglo-saxons, Natalya LAPINA a pu enrichir cet ouvrage comptant de nombreuses analyses de spécialistes russes, de vues contrastées sur les institutions, leur fonctionnement, l'évolution de la société, les changements dans les régions russes sous l'effet de la « verticale du pouvoir », les grandes tendances de la politique extérieure, l'identité nationale, l'image de la Russie à l'étranger durant la période 2001-2008 où POUTINE présida la Russie.

La question essentielle posée aux différents auteurs est : le régime de POUTINE n'est-il que le prolongement de celui d'ELTSINE ou au contraire, une toute nouvelle page de l'histoire russe ? Subsidiatement, les analystes tentent de définir où en est la Russie après huit ans de direction poutinienne.

Parmi les dix-sept contributions, on retiendra celle de P. PANOV, historien de l'Université de Perm, R. SAKVA, rédacteur en chef de *European Studies*, Glasgow, A. TCHIRIKOVA, sociologue de l'Institut de sociologie russe, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et Natalya LAPINA, rédactrice générale de l'ouvrage.

Pour P. PANOV, en dépit de la centralisation des institutions voulue par Vladimir POUTINE, le système « d'entente » entre les diverses élites fédérales et régionales subsiste à bien des égards. Les connivences nées après 1991 persistent et les clientèles électorales restent unies autour de personnalités leaders garantissant la stabilité.

R. SAKVA souligne la contradiction dans l'action de POUTINE : après l'asymétrie née sous ELTSINE et les excès de pouvoir dans certaines régions, la centralisation poutinienne équivaut à un nivellement, certes au détriment de la démocratie et de citoyens tenus d'obéir.

La part bureaucratique des élites fait obstacle à la modernisation de la vie politique. Malgré son charisme, POUTINE n'a pas un pouvoir vraiment enraciné mais le système institutionnel a été stabilisé.

L'article d'A. TCHIRIKOVA est intéressant car il faut toujours se souvenir que la Russie est « multiple »¹, faite de dizaines de régions hétérogènes. S'appuyant sur des enquêtes menées à deux ans d'écart dans plusieurs régions, l'auteur évalue le changement net d'opinion à l'égard de la « verticale du pouvoir » de POUTINE. Les élites ont évolué vers une certaine tolérance car le pouvoir central en rognant leurs prérogatives, s'est acquis leur loyauté, via un transfert de ressources conséquent. La hausse du prix du pétrole l'a permis et une propagande intelligente contribue à faire apprécier un système gage de stabilité. Mais ce paternalisme a ses limites : en cas de chute de la rente pétrolière, rien n'amortira les retards et à-coups économiques et les régions plus faibles en pâtiront. En fait, les élites régionales ne considèrent pas le fédéralisme comme un *must* et les régions faibles préfèrent un pouvoir fort jouant au Père Noël. Si la société civile joue un certain rôle, c'est le grand *business* qui l'emporte.

Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE répond dans une interview de Natalya LAPINA à la question essentielle : l'évolution de la Russie sous les mandats ELTSINE et POUTINE. Meilleure spécialiste française de l'histoire russe, elle voit une profonde différence entre le premier et le second. ELTSINE était somme toute pétri de soviétisme, impressionné par les conseils des experts occidentaux tels Jeffrey SACHS. Pour lui, les élites russes ne sauraient pratiquer la déchirure indispensable à la fin du communisme souhaité. À l'opposé, homme de la deuxième moitié du XX^e siècle, POUTINE croit qu'il peut s'appuyer sur des hommes de l'intérieur et ainsi, rétablir la stabilité mise à mal par ELTSINE, le déblayeur du communisme.

1. Titre d'un dossier de fond publié en 1992 par le *Courrier des Pays de l'Est*.

Layant souvent rencontré, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE voit en lui un homme timide, pragmatique qui s'appuie sur l'indépendance économique de la Russie due à la rente pétrolière pour renforcer le pays et le stabiliser. On peut lui reprocher dans son action politique deux défauts : la montée de la corruption et le creusement des inégalités dans la population. L'auteur estime que l'identité russe reste marquée par une touche européenne et que l'image de la Russie est à tort jugée souvent négativement alors que l'Ouest pardonne tout à la Chine.

Placée de l'autre côté du miroir, la parfaitement francophone Natalya LAPINA explore dans son article l'ensemble des analyses sur la Russie réalisées en France. Elle y distingue deux courants principaux : l'un décrit la dégradation du régime politique, l'autre y voit une normalisation somme toute positive.

Marie MENDRAS, J. JEGO (*Le Monde*), Laure MANDEVILLE (*Le Figaro*) soulignent l'arrêt du pluralisme politique, la montée en puissance des services spéciaux, la corruption, la violence et la renaissance du nationalisme. Forgeant l'opinion, la presse française martèle le thème du « super président » POUTINE.

À l'opposé, les SOKOLOFF, SAPIR, CARRÈRE D'ENCAUSSE insistent sur la normalisation d'un régime reconstruit à partir de la table rase de 1991 avec quelques succès, notamment dans la stabilisation des institutions, la naissance d'une *middle class*, le redressement de l'image de la Russie à l'extérieur et le regain de confiance de la population.

Bien sûr, ils reconnaissent que la Russie n'est pas prête pour une démocratie de type occidental, une adaptation est nécessaire. Les sociologues FAVAREL-GARRIGUE et ROUSSEL voient dans la société russe les stigmates de la longue étape soviétique, difficilement effaçables.

En conclusion, il semble qu'en France, les journalistes donnent le la pour l'opinion publique au détriment des experts, notamment économiques, enclins à plus d'indulgence vis-à-vis de la Russie. Ceci explique que la France se range troisième parmi les pays n'aimant pas la Russie. Ce consensus négatif s'est établi largement du fait que lors de la révolution paisible de 1991, les forces de gauche étaient au pouvoir en France. Elles y ont vu le glas d'un état socialiste modèle, ELTSINE étant le bouc émissaire des intellectuels de gauche.

Il a fallu attendre les présidences CHIRAC et SARKOZY pour qu'au plan politique, les vues changent. Désormais, le bilan de POUTINE est jugé positif à la tête d'une Russie redressée et nécessaire à l'Europe. La Russie est un pays compliqué qu'il ne faut pas aborder avec des idées simples : telle est la

conclusion qu'inspire ce très riche recueil bienvenu au moment où la crise rebat les cartes politiques et économiques.

Françoise BARRY

Dictionnaire amoureux des Langues

Claude HAGÈGE,

Plon - Odile Jacob, Paris, 2009, 734 pages, 25 €.

Cette collection des *Dictionnaires amoureux* offre à chaque auteur la possibilité de traiter son sujet favori de la manière la plus sérieuse possible tout en créant une véritable « promenade sentimentale ». Après ceux de Venise par Philippe SOLLERS, de l'Espagne par Michel DEL CASTILLO, de la mer par Jean-François DENIAU, ... Claude HAGÈGE précise que « les langues ne sont pas un sujet bien circonscrit comme ceux qu'abordent ces autres ouvrages de la collection. Les langues sont l'univers. »

Après avoir exclu de s'intéresser au langage comme caractéristique de l'humain, à la langue comme système de signes ou de « lalangue (oui en un seul mot) comme instance lacanienne qui sous-tend, figure et exprime, les pulsions de l'inconscient », l'auteur précise qu'il veut traiter « des langues, en tant qu'êtres vivants, changeants et multiples ». Toutes les dimensions qui rendent les langues « aimables » ne peuvent être abordées et l'auteur est contraint de faire des choix, arbitraires mais sensés refléter l'amour des langues.

Précisons qu'il s'agit d'un dictionnaire traditionnel, avec des entrées classées par ordre alphabétique et qu'il est impossible d'en faire une recension exhaustive. C'est pourquoi nous avons sélectionné quelques rubriques pour vous présenter ce dictionnaire de façon tout à fait subjective.

- **Babel** : Claude HAGÈGE cite le texte biblique, en hébreu, pour montrer que tout le texte est centré sur la 'dispersion' : « la multiplication des langues ainsi que la dispersion sont vues, dans ce texte, comme étroitement solidaires. » Il s'appuie aussi sur un grand commentateur de la Bible, RACHI, en le rajeunissant d'un siècle : « x^e – xi^e siècle » alors qu'il est né à Troyes en 1040 et décédé dans la même

ville le 1^{er} juillet 1105 ! À notre avis, RACHI insiste plutôt sur le péché car « ils avaient l'avantage d'être un seul peuple et d'avoir une seule langue et c'est ainsi qu'ils ont commencé à faire le mal » (RACHI sur Genèse 11,6). L'auteur semble reprocher au texte biblique de présenter la multiplicité des langues comme un châtement. En réalité, il rejoint l'interprétation de Rachi qui voit en l'unicité une source de péché.

- **Difficiles (langues)** : après avoir rappelé la relativité de cette notion, l'auteur précise qu'« une langue apparentée à une autre n'est pas nécessairement ni toujours plus facile à comprendre pour ceux qui parlent cette autre, car, sur une base commune, elle acquiert souvent des particularités de prononciation qui tendent à la rendre moins transparente » (pages 171-172). Puis il donne quelques exemples : les Laotiens et les Thaïs se comprennent car ces deux langues distinctes sont génétiquement presque identiques ; les Serbes et les Croates peuvent communiquer malgré les obstacles ; mais en tchèque *Pozor !* signifie « Attention » alors qu'en russe, autre langue slave, il correspond à « honte ». Un autre exemple : le mois *listopad* veut dire « octobre » en croate mais « novembre » en tchèque et polonais. « En effet, la chute des feuilles, sens littéral de ce mot en slave commun, est bien un phénomène naturel propre à l'automne, mais elle n'arrive pas le même mois selon le pays ».
- **Jérusalem (Pékin et)** : l'auteur rapproche ces deux villes car les langues qui y sont parlées portent le même nom depuis l'antiquité. Il précise : « Quant à l'hébreu, son état actuel est dans la continuité directe de l'hébreu biblique, c'est-à-dire de la langue d'un livre dont la composition commence probablement au début du I^{er} millénaire avant J-C : un enfant israélien de huit ans, aujourd'hui, peut lire les livres bibliques d'Esther et de Jonas, dont la langue est plus évoluée que celle d'autres livres de la Bible, sans avoir besoin de recourir à un dictionnaire ou de presser de questions son entourage » (pages 360). Plusieurs remarques s'imposent. Bien évidemment le nom de la langue n'a pas changé depuis trois mille ans. Mais peut-on parler pour autant de « continuité directe » ? Non seulement Claude HAGÈGE reconnaît lui-même une évolution de la langue biblique en citant des livres plus tardifs mais tous les hébraïsants ont toujours distingué plusieurs niveaux de langues : hébreu biblique, mishnique, philosophique du Moyen-âge et contemporain. De plus l'hébreu parlé à

Jérusalem est bien une langue vivante qui évolue rapidement, créant de nombreux mots nouveaux, développant un argot fortement imprégné d'arabe et subissant comme beaucoup d'autres langues, l'influence de l'anglais. Quant aux grands écrivains classiques du XIX^e et du XX^e siècle qui citaient fréquemment la Bible, ils sont peu lus aujourd'hui car la jeunesse israélienne ne les comprend plus...

Dans ce *Dictionnaire amoureux des langues*, chacun pourra trouver une idée de ce qu'implique l'amour des langues. Rappelons enfin que Claude HAGÈGE est linguiste et Professeur au Collège de France.

Yohanan LAMBERT

La divine insouciance

Étude des doctrines de la providence d'après MAÏMONIDE
René LÉVY, Verdier, Lagrasse, 2008, 623 pages, 28 €.

Si le titre de cet ouvrage reste énigmatique pour un lecteur non initié, le sous-titre, *étude des doctrines de la providence chez MAÏMONIDE*, annonce parfaitement le propos. Rappelons que MAÏMONIDE (Cordoue, 1138 – Le Caire, 1204) fut à la fois théologien, exégète, philosophe et médecin juif. Son père était juge rabbinique en Espagne et la famille quitta ce pays lors de la persécution des juifs par les ALMOHADES. Après un périple qui les mena au Maroc, puis en Palestine, la famille s'installa en Égypte et il devint médecin du sultan SALADIN. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a écrits, citons le *Mishné Torah*, qui constitue un véritable code religieux et un abrégé du Talmud, et le *Guide des égarés*, œuvre philosophique écrite en arabe voulant concilier la philosophie et le judaïsme.

Précisons encore que le *Guide des égarés* fut traduit de l'arabe en français par Salomon MUNK en 1856 avec ce titre alors que l'expression arabe devrait se traduire par « perplexes », comme c'est le cas dans beaucoup d'autres langues (latin, anglais...). Mais l'auteur a décidé de « sacrifier à l'usage » et de conserver cette appellation fautive.

Après avoir défini la providence comme « la Sollicitude à l'égard du monde et des hommes », René LÉVY nous montre que cette idée, qui remonte aux origines de l'Histoire, reste d'actualité, sous une forme séculaire, lorsque l'on parle d'État-providence. En effet le concept de providence est fondamental car il apporte la solution aux problèmes

essentiels de l'humanité : « La misère, la pauvreté, l'exclusion, les guerres et les massacres, maux aveugles qui, tous, frappent sans discernement ; tragique qui demeure l'obsession vivace du progressisme européen, marqué par le désaveu définitif de la civilisation que furent la guerre de 14-18 et la Shoah. » (page 7).

Plus grave encore le problème du scandale du monde, exprimé entre autres dans le livre biblique de JOB et formulé dans le Talmud selon l'expression « le juste souffrant et le méchant prospère ». Pour l'auteur, ce scandale fut le ressort du nazisme et demeure celui de tous les régimes totalitaires : la violence sera d'autant plus forte qu'elle s'exerce contre les justes. La providence constitue donc un idéal, une réponse à ce tragique.

MAÏMONIDE traite de ce problème dans le chapitre 17 du livre III du *Guide*. Il y recense tout d'abord les quatre doctrines connues à son époque, qu'il oppose deux à deux : les doctrines épicurienne et péripatéticienne, tenant compte de la contingence et les doctrines ascharite et mutazilite où Dieu occupe toute la place. Puis, en position centrale, MAÏMONIDE exprime la doctrine juive qui est celle du juste milieu. Dans une seconde partie, MAÏMONIDE développe cette doctrine centrale.

La divine insouciance suit aussi un plan en deux parties. Dans la première, l'auteur analyse les sources utilisées par MAÏMONIDE pour recenser les différentes doctrines sur la providence afin de mettre en évidence ses écarts, ses inflexions, ses interprétations. Les deux premiers chapitres situent le problème, tel qu'il est formulé dans le *Guide*, inspiré du traité *De la providence*, d'ALEXANDRE D'APHRODISE (philosophe grec du II^e siècle, commentateur d'ARISTOTE et surnommé « l'Exégète »). Puis neuf chapitres développent cette histoire doctrinale : étude de l'opinion dite d'ÉPICURE, fondée sur le hasard ; analyse de la doctrine péripatéticienne, celle d'ARISTOTE ; exposé de la théologie ascharite où tout découle de la volonté directe de Dieu, qui n'est pas contraint à la justice ; à l'inverse, les mutazilites affirment que la justice comme la raison obligent Dieu et élaborent la doctrine de la compensation pour expliquer les souffrances du juste. Enfin la doctrine juive, celle du juste milieu, insiste sur la liberté de l'homme et refuse toute idée de compensation.

La seconde partie de ce livre approfondit l'opinion de MAÏMONIDE. Puisque l'idée de providence est contestée par la notion de mal, il faut tout d'abord examiner la doctrine maïmonidienne du mal. Elle part du principe que « tous les maux sont des privations ». C'est pour cela que l'auteur analyse la matière, la privation et enfin le mal proprement dit, avec

une classification des maux. Ce problème étant éclairci, il est nécessaire ensuite d'aborder sa conception de la transcendance de Dieu et le sens de la causalité divine : Dieu est-il cause première efficiente ou cause finale et suprême ? Pour MAÏMONIDE, Dieu peut être à la fois considéré comme la cause des plus petits détails du monde et en être absolument séparé. Pour résoudre cette antinomie, MAÏMONIDE construit l'hypothèse de l'épanchement. Reste à aborder la difficile question de la providence tutélaire qui soulève le problème de l'inégalité des hommes devant le Dieu tutélaire. C'est cette question que soulèvera Samuel IBN TIBBON, dans une lettre adressée à MAÏMONIDE en mars 1199 et restée sans réponse à propos du commentaire du livre de JOB qu'il était en train de traduire en hébreu.

En conclusion de cette magnifique étude, reflétant une très grande érudition, une parfaite maîtrise de toutes ces langues anciennes et un immense savoir philosophique, René LÉVY affirme qu'une ébauche ne peut se conclure mais soulève trois points, « pour suspension » :

- Le singulier : « Le dieu de MAÏMONIDE ne sollicite pas l'abstraction mais l'*existence*. Il est le Singulier absolu. Il fait et veut que le monde soit monde pour chacun. » (page 555).
- La foi : « Rien n'est plus absurde que la foi en l'homme, ni plus fort. *Credo quia absurdum*. Force effroyable, conduisant à la mort les hommes empreints d'antiquité. Lui, le juif de Moïse n'a pas la foi. » (page 556).
- La divine insouciance : « Plus l'homme pense et 'connaît' Dieu, plus fortement la providence se noue, comme *insouciance réciproque*. Rien, de part et d'autre, n'est plus cause de souci. » (page 557).

Précisons, pour finir que René LÉVY dédicace ce livre à son père, Benny LÉVY, figure de proue de la Gauche prolétarienne, ancien secrétaire de Jean-Paul SARTRE et fondateur, en 2000, à Jérusalem, de l'Institut d'études lévinassiennes. Depuis la mort de son père, il dirige l'Institut. Ce livre reflète sa thèse de philosophie sur MAÏMONIDE.

Le goût âpre des kakis

Zoyâ PIRZÂD, traduit du persan (Iran) par Christophe BALAY,
Zulma, Paris, 2008, 623 pages, 28 €.

Ce recueil de cinq nouvelles aborde une même expérience de cinq manières différentes à travers des personnages autonomes. Alors que la première nouvelle, intitulée *Les taches* n'est qu'une succession de dialogues, la dernière, éponyme, constitue un long récit maîtrisé, sans aucune oralité. L'auteure explore ainsi, à travers cinq tons différents, les subtilités de la vie amoureuse.

Son écriture est ciselée, allant jusqu'à se relire quatorze fois afin d'obtenir le texte le plus pur, sans aucun mot de trop. Observatrice de la vie quotidienne et des relations humaines, elle coupe dans son écriture tout ce qui n'est pas indispensable afin de ne pas ennuyer le lecteur.

Née en 1952 d'une mère arménienne et d'un père à moitié russe, Zoyâ PIRZÂD est un écrivain de Téhéran. Nouvelliste hors pair, romancière et traductrice, elle fait partie des auteurs iraniens qui dévoilent l'écriture persane au monde entier.

Le goût âpre des kakis est en réalité le second ouvrage de Zoyâ PIRZÂD, publié en Iran en 1997, alors que pour le lecteur français il n'arrive qu'en troisième position. Les éditions Zulma ont d'abord publié sa première œuvre en 2007, *Comme tous les après-midi*, un recueil de textes courts, puis en 2008, *Un jour avant Pâques*, son premier roman. *Le goût âpre des kakis* nous permet ainsi de faire le lien entre la fragmentation radicale de sa première œuvre et son écriture romanesque parfaitement aboutie. Une œuvre à découvrir pour mieux comprendre l'Iran d'aujourd'hui...

Yohanan LAMBERT

L'hirondelle avant l'orage

Robert LITTELL, traduit de l'américain par Cécile ARNAUD,
Baker Street, Paris, 2009, 335 pages, 22 €.

Le titre original de ce roman, *The Stalin Epigram*, est beaucoup plus évocateur que l'extrait d'un poème de MANDELSTAM, retenu dans la version française. Nous sommes plongés au début de l'année 1934, dans la Russie stalinienne où le poète Ossip MANDELSTAM ose écrire une violente critique du maître du Kremlin, sous forme d'une épigramme qui circule clandestinement.

Pour nous raconter cette tragédie, l'auteur alterne plusieurs voix, celle du poète et de ses proches. Nous entendons successivement :

- Nadejda Yakovlena MANDELSTAM, la femme du poète. Elle est née en 1899.
- Nikolai Sidorovitch VLASSIK, le garde du corps personnel de Staline qui assure aussi, de temps à autre, le rôle de photographe.
- Fikrit Trofimovitch SHOTMAN, célèbre champion russe d'haltérophilie, devenu hercule de cirque après une opération ratée. Personnage fictif, introduit par l'auteur pour renforcer le récit.
- Anna Andreïevna AKHMATOVA, une grande poétesse, amie de MANDELSTAM et de PASTERNAK, qui fut en 1911, à Paris, la maîtresse et le modèle d'Amadeo MODIGLIANI.
- Zinaïda ZAITSEVA-ANTONOVA, une comédienne très jeune et très belle, amie du couple MANDELSTAM.
- Ossip Emilievitch MANDELSTAM, le grand poète russe du XX^e siècle, même aux yeux de STALINE.
- Boris Leonidovitch PASTERNAK, célèbre poète lyrique.

La force de Robert LITTELL est de nous faire revivre la tragique destinée du poète russe, son arrestation, sa torture et son exil loin de Moscou, tout en mêlant la fiction romanesque et l'Histoire. Le point de départ de ce roman est la rencontre réelle, en 1979, de l'auteur avec la veuve de l'écrivain, à Moscou, et cette phrase qu'elle prononce au moment de lui dire au revoir : « Surtout, ne parlez pas anglais dans les couloirs... ». Cette phrase va le hanter à jamais.

Cette longue méditation sur le chemin de croix vécu par ce grand poète, mort sur le second chemin vers le goulag de Sibérie, est aussi un hommage à tout un peuple, victime des atrocités de STALINE. Malgré tout, ce long affrontement entre le poète et le dictateur semble révéler une fascination mutuelle intense.

Robert LITTELL a commencé sa carrière comme journaliste à l'hebdomadaire américain *Newsweek*, où il était spécialiste des affaires russes et moyen-orientales. À partir des années 1970, il se consacre entièrement à la littérature, au thriller politique et au roman d'espionnage. Il a publié une quinzaine d'ouvrages, dont *Ombres rouges* (1992), *Le sphinx de Sibérie* (1994), *Légendes* (2005) et une grande saga sur la C.I.A., *La Compagnie* (2003). *L'hirondelle avant l'orage* nous révèle un autre versant de son immense talent.

Yohanan LAMBERT

L'intranquille

Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou

Gérard GAROUSTE, *L'iconoclaste*, Paris, 2009, 202 pages, 16 €.

Confessions bouleversantes d'un peintre internationalement reconnu, de soixante-trois ans, qui tente d'appréhender l'influence de son père sur son éducation afin d'éviter ses crises de délire qui l'ont conduit plusieurs fois en hôpital psychiatrique.

La mort récente de son père lui fournit l'occasion de faire son autoportrait, tout en dévoilant les secrets de famille. L'antisémitisme de son père conduit l'auteur à s'interroger sur l'art, Dieu, la folie et l'amour. Son père, marchand de meubles, s'est enrichi pendant la Seconde guerre mondiale en récupérant les biens des juifs déportés.

À vingt-huit ans, il fait une première crise de délire, puis d'autres qui le conduiront plusieurs fois en hôpital psychiatrique. Il relit son enfance pour tenter d'échapper à ses crises de folie. Après avoir fréquenté deux écoles privées, tenues par les Jésuites, en région parisienne, il se retrouve en échec scolaire et est envoyé dans la « plus cotée des pensions », le collège du Montcel où il se retrouve « avec des gosses encombrants pour leurs familles aisées ».

Il est renvoyé de cet établissement pour avoir organisé un immense chahut. « Je quittais un endroit où j'étais bien. Je m'y étais accroché si fort que les amis d'alors sont toujours là. Après le Montcel, ils ont tous réussi leurs études. Ils sont devenus Jean-Michel RIBES, dramaturge et metteur en scène, Patrick MODIANO, écrivain, Olivier COUTARD, avocat, Francis CHARHON, fondateur avec d'autres de Médecins sans frontières, François RACHLINE, économiste et écrivain. » (page 72).

À vingt ans, il ne sait que dessiner et veut devenir peintre. Il s'inscrit à l'école du Louvre, à une école préparatoire, puis finalement rentre aux Beaux-arts. Quelques années plus tard, c'est la lecture de DANTE qui déclenche une grande quête religieuse. Le catéchisme de son enfance resurgit et il ressent le besoin de mettre à l'épreuve des textes, de démonter la grande manipulation religieuse et familiale. Il lit Françoise DOLTO mais aussi les grands commentateurs juifs de l'Ancien Testament, comme RACHI. « Et sans le voir je dérivais doucement vers ce monde juif obscur et malin, dont on m'avait appris à me méfier. » (page 96). Puis il ressent le besoin d'apprendre l'hébreu.

Suivent ensuite les récits de ses crises de délire, ses séjours en hôpital psychiatrique, ses premières grandes expositions à New York, Düsseldorf, grâce à Leo CASTELLI malgré l'opposition du directeur du Centre POMPIDOU qui n'aimait pas cette peinture. Puis de nouveaux délires, des séjours à l'hôpital et toujours l'interrogation sur son enfance et sa relation à son père. « Le dévoiement du texte fait de la religion chrétienne la source essentielle de l'antisémitisme. Elle est tellement à l'aise dans la spoliation que mon père, aveuglé par son éducation, n'a jamais voulu reconnaître sa faute. »

Cet autoportrait bouleversant nous dévoile un grand peintre qui s'interroge à la fois sur l'art, Dieu, l'antisémitisme, la folie, mais aussi l'éducation, et la transmission des expériences : « Ma vie a été une recherche d'erreurs, les siennes, les miennes, j'ai démonté mot à mot, image par image, cette grande duperie que fut mon éducation. »

Un témoignage fort intéressant, à lire absolument.

Yohanan LAMBERT

Le jour dernier

Confessions d'un imam

Racha AL-AMEER, roman traduit de l'arabe (Liban)

par Youssef SEDDIK, Acte Sud, Paris, 2009, 254 pages, 22,80 €.

Un religieux musulman d'une quarantaine d'années, menacé de mort, adresse ses confessions à la femme qu'il aime. Après avoir fait des études coraniques traditionnelles, il occupe dans son pays, quelque part dans le monde arabe, un poste au ministère des biens de mainmorte. Puis il est nommé, dans un pays voisin, imam, prédicateur et enseignant, dans la mosquée des exilés.

C'est dans cette mosquée qu'il est sollicité par une jeune femme pour établir un index de la poésie de MUTANABBI, très grand poète chiite du ^xe siècle. De cette première rencontre naîtra une solide amitié qui évoluera progressivement en une ardente relation amoureuse.

Ces confessions relatent cette passion, de la première entrevue jusqu'à la réclusion du narrateur, sous la protection de la police, à la suite d'une fatwa émise par des intégristes. Il faut préciser qu'à quarante ans, l'imam est encore célibataire et qu'il va donc découvrir l'amour et la sexualité.

Ses activités à la mosquée, ses prédications, puis son travail à la télévision sont autant d'occasions pour exprimer une nouvelle vision du monde, de l'Homme et de Dieu mais surtout d'exposer les fondements d'un islam ouvert et tolérant et de condamner les déviances d'un intégrisme religieux sans fondement historique.

Écrit dans un arabe classique d'une très grande beauté, citant le Coran et les grands commentateurs de l'islam, imprégné de la grande poésie de MUTANABBI, ce livre constitue un vibrant appel à l'amour, à la tolérance et à l'humanisation de l'homme par la femme.

Nous avons aussi été frappés par l'importance de l'anonymat. L'imam, comme sa bien aimée n'ont ni nom, ni prénom. Il est fait plusieurs fois référence à « mon maître » et les autres personnages sont qualifiés de « Un Tel »... De même les lieux restent indéfinis : il y a la République et le pays voisin, même si le Liban peut transparaître quelque fois.

Lauteure est née à Beyrouth et a fait ses études secondaires et universitaires en France. Elle a fondé, avec son frère, l'écrivain Loqman SLIM, une maison d'édition, Dâr al-Jadîd, très réputée dans le monde arabe. Ce premier roman est paru, en version originale, en 2002. Déjà à cette époque la conclusion était inquiétante : « Comme tu l'as sûrement compris,

en nous écoutant parler, tout a changé. Ton maître qui avait hier le bras long, qui avait son mot à dire, vit désormais ici entouré des meilleurs égards mais dans un exil volontaire. Les amis de ton maître là-bas, et pour la plupart, lui ont tourné le dos. Ils considèrent qu'il a perdu son pari et que sa stratégie a échoué. » (page 252)...

Ce témoignage féminin, très documenté, sur les dérives religieuses dans l'islam, constitue un excellent livre que nous vous recommandons fortement.

Yohanan LAMBERT

Le roi de Kahel

Tierno MONÉNEMBO,

Seuil, Paris, 2008, 260 pages, 19 €.

Né en Guinée, l'auteur vient de recevoir pour ce livre le prix RENAUDOT ; il avait publié en 1979 *les Crapauds-brousse* qui l'avait révélé au public francophone et, en 2004, un livre savant sur l'ethnie majoritaire de Guinée « Peuls ». Avec *le Roi de Kahel*, nous entrons dans un domaine qui ravira les amateurs d'exploration en Afrique, dont les Français furent des champions mais aussi les lecteurs aimant les caractères extravagants et les péripéties rocambolesques s'étalant de 1880 à 1900.

Le héros, Aimé Victor OLIVIER, lyonnais de bonne famille, tombe amoureux du Fouta-Djalon à dix ans, sous l'influence d'un aïeul aventurier et d'un précepteur peu conformiste ; à quarante ans, ingénieur, marié avec enfants, installé à Marseille, il s'embarque seul pour le Fouta-Djalon, région montagneuse de la Guinée où règnent les Almamys, qui y ont installé dès le XVIII^e siècle une théocratie ombrageuse dont la capitale est Timbo.

Industriel aisé, il s'est fait construire un « palais » à Boulam d'où il compte « en gants blancs » défricher la brousse et surtout les esprits, s'offrir un royaume pour expérimenter ses idées et, pragmatique, construire une voie de chemin de fer reliant la côte à ce royaume d'où proviennent tous les fleuves africains. À l'époque, Portugais et Anglais convoitent cette région.

À l'instar de René CAILLÉ, il part avec des idées simples vers un Fouta-Djalon compliqué, aux femmes superbes, à la nature luxuriante, aux guerriers cruels, où la duplicité est de règle. Rencontrant successivement deux des fils de l'Almamy, Pathé et Bocar BIRO, il réussit au cours de

deux séjours ponctués d'obstacles divers - maladies, guet-apens, idylles intéressées - à obtenir des « traités » lui octroyant le droit d'ouvrir des factoreries, et surtout la propriété de la plaine du Kahel (20 kilomètres de long, 5 de large !). Désormais anobli Comte DE SANDERVAL par le roi du Portugal en remerciement d'informations géographiques et de traités sur le Foreyah, il peut faire frapper le « kahel » où son nom s'étale en caractères arabes ! Auteur de récits très appréciés, de rapports au Ministère français de la Marine, soutenu par GAMBETTA et Ferdinand DE LESSEPS, il voit ses espoirs s'envoler lorsqu'en 1891, les Rivières du Sud deviennent la Guinée française avec Conakry pour capitale et BALLAY comme gouverneur.

Désormais veuf, il va entraîner son fils à la reconquête de sa colonie personnelle, rêve impossible ; il se croit peul mais va subir les foudres de Bocar BIRO, le nouvel Almamy. À moitié empoisonné à Sokotoro, il va rejoindre son petit royaume florissant mais déjà, l'armée française s'empare de Timbo et va décimer les troupes de Bocar BIRO à Porédaka. L'officier BECKMAN exhibera la tête de l'Almamy et Sanderval sera chassé du Kahel à tout jamais, végètera quelques années à Conakry où sa maison, à l'emplacement du musée actuel, n'est rappelée que par la case peule intacte, à l'époque la cuisine. Le quartier s'appelle Sandervalia. Il mourra en France en 1919 dans son château de Montredon.

En décrivant cette parodie de la colonisation, Tierno MONÉNEMBO a porté un regard critique sur la société peule de l'époque, tout en faisant revivre les fastes des cours du vieux Fouta-Djalou, avec la précision de l'historien.

Françoise BARRY

Une si longue présence

Comment le monde arabe a perdu ses Juifs : 1947-1967

Nathan WEINSTOCK, Plon, Paris, 2007, 358 pages, 23 €.

Pour pouvoir juger un conflit il faut tenter de le dépassionner, l'analyser objectivement et écouter toutes les parties. Jusqu'à présent ceci semble impossible dès lors que les noms d'Israël et de Palestine sont prononcés. L'ouvrage que signe ici Nathan WEINSTOCK apporte, fort utilement, au débat des éléments historiques irréfutables mais trop souvent négligés, voire délibérément écartés, par les chantres d'une cause palestinienne idéalisée.

Rappelons qui est l'auteur. À l'origine, Nathan WEINSTOCK est un intellectuel trotskiste qui s'est intéressé au mouvement ouvrier juif (et à la culture yiddish) tout en devenant un compagnon de route des utopies révolutionnaires du Tiers-Monde des années soixante. Il a même écrit un pamphlet antisioniste en 1969, *Le sionisme contre Israël* et, l'année suivante, un essai sur *Le mouvement révolutionnaire arabe*. Formé par la gauche israélienne, mais déçu par l'autosatisfaction dont témoigne l'État hébreu après la Guerre des Six Jours, le gauchiste WEINSTOCK rejoint un temps la mouvance des intellectuels pro-palestiniens. C'est à la suite du « non-accord » de Camp-David qu'il comprend, qu'en tant que juif naïf et adversaire d'Israël, il joue le rôle d'« idiot utile ». Le penseur se ressaisit alors. Il se plonge dans l'étude de l'histoire du peuple juif en terre d'Islam et publie, en 2004, *Histoire de chiens – La dhimmitude dans le conflit israélo-palestinien*, où est fort bien analysée l'incapacité des Arabes d'accepter un renouveau national juif en raison de la *dhimma* (arabe دَمِيمَة) statut légal inférieur et avilissant que la religion musulmane impose aux juifs (et aux chrétiens).

Une si longue présence poursuit cet effort de réflexion en l'étendant à l'ensemble du monde arabe et, même au-delà, puisque la première partie de l'ouvrage s'attache à décrire la situation faite aux populations juives des pays musulmans non arabes que sont la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan. Le sous-titre, *Comment le monde arabe a perdu ses Juifs*, est donc trompeur et c'est regrettable. Il eût mieux valu que l'auteur y remplaçât l'adjectif « arabe » par « musulman ». Sinon le livre se présente sous une forme très claire. D'entrée de jeu, l'introduction pose le diagnostic : « En 1945, le monde arabe abritait en son sein une minorité juive de près de 900 000 âmes. N'en subsiste aujourd'hui tout au plus qu'un reliquat de 4 500 rescapés. Autrement dit, plus de 99,5% de la population juive des États arabes a été réduite à l'exil ». Après ce constat sinistre, les sept parties de l'étude se succèdent logiquement. Les six premières adoptent un ordre géographique en passant en revue, après un court chapitre de généralités, les spécificités propres à chacun des pays de la zone étudiée. Ainsi, après le monde musulman non arabe (I), passons-nous en revue le Maghreb (II) avec la Libye, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc ; l'Égypte (III) ; le Croissant Fertile (IV) regroupant la Syrie, le Liban, et l'Irak ; la péninsule Arabique (V) avec le Yémen et Aden ; enfin la « Terre sainte » (Israël/Palestine). Peu ou prou, à l'exception notable de la Turquie, le scénario s'est déroulé partout à l'identique. Écartelés entre les aspirations

à la modernité suscitées par le colonisateur européen et l'indépendance nationale s'accompagnant toujours d'une résurgence de l'Islam (au moins comme cadre de vie communautaire), les Juifs indigènes, régulièrement en butte à la violence de leurs compatriotes musulmans, n'ont eu d'autre possibilité que l'expatriation. Il faut souligner l'ironie de cette histoire à répétition puisqu'en maints pays arabes des Juifs, dont la présence était bien souvent antérieure à l'arrivée des conquérants musulmans, furent au premier plan dans la lutte nationale pour l'indépendance. Les Français ont en mémoire les prises de position d'un Albert MEMMI. Mais qui se souvient qu'en Égypte des intellectuels comme David HAZAN et Félix BENZAKEN rejoignirent le parti nationaliste Wafd, que le rabbin Yomtob ISRAËL apporta son soutien au leader ORABI PACHA ? Qui se rappelle, à présent, que la musique traditionnelle iraquienne ressuscita grâce au savoir-faire d'artistes juifs installés dans le pays depuis Babylone ?

La dernière partie du livre conclut sur « une logique d'exclusion » qui découle naturellement de la « dhimma » si profondément ancrée dans l'inconscient collectif musulman et dont, hélas, en ces temps d'islamisme déchaîné, on imagine très difficilement la remise en cause, pourtant indispensable à l'établissement d'une paix solide et durable. Cet épilogue met en exergue une réflexion sensée et mesurée du Tunisien Albert MEMMI (p. 291) : « Naturellement, il faut que cesse la domination des Palestiniens par les Israéliens ; et les intellectuels juifs ne manquent pas qui la dénoncent, alors qu'on ne connaît guère d'intellectuels arabes qui aient protesté contre la liquidation des communautés juives dans leur pays respectifs. » Malheureusement, les positions paraissent inconciliables. Il n'est pour s'en convaincre que de se remémorer la déclaration d'un Ahmed BEN BELLA (p. 295) affirmant : « Israël est un véritable cancer greffé sur le monde arabe [...]. Ce que nous voulons, nous autres Arabes, c'est être. Or, nous ne pouvons être que si l'autre n'est pas. » Aveu sincère et menaçant qui rend remarquablement compte de la perception d'Israël par le Croissant, une « atteinte narcissique insupportable » comme le souligne Nathan WEINSTOCK.

Indéniablement, *Une si longue présence* donne un éclairage différent et apporte une clé indispensable à l'intelligence d'un conflit qui illustre précisément le « choc des civilisations ». Pour autant, si l'auteur a bien touché du doigt le nœud gordien qui empoisonne Jérusalem, il n'en explique pas la cause et c'est le seul reproche que nous lui adressons.

La genèse du conflit, croyons-nous, remonte à l'époque même du Prophète. Dans la première période de sa prédication, celle de la Mecque, Muhammad s'était présenté comme l'ami des Juifs dont il prétendait venir accomplir les Écritures. Les sourates de cette époque rendent un écho largement favorable aux « gens du Livre » (arabe *للهأ باتكلا*). C'est dans la seconde partie de son apostolat, débutant en 622, que l'attitude du Prophète va changer. S'il reste un religieux, l'homme s'est également mué en politique. À Yathrib (arabe *ببرشي*), la future Médine où il a immigré, il fonde le premier État théocratique musulman de l'histoire. Cette cité, outre deux groupes arabes païens (qui ne feront pas de difficultés majeures pour passer à la nouvelle religion), abrite également trois tribus juives parfaitement arabisées : les Banû Quraïzah (arabe *ونب قظيرق*), les Banû Qaïnuqâ' (arabe *ونب عاقنيق*) et les Banû An-Nadîr (arabe *ريضنلا* (ونب)). Ceux-ci, sauf à de très rares exceptions individuelles, refuseront de reconnaître Muhammad comme envoyé de Dieu. D'alliés potentiels, les Juifs deviendront aux yeux du Prophète des ennemis irréductibles. Et le ton des sourates de brusquement changer à leur égard. Telle est la source historique du conflit que la plupart des ouvrages omettent de signaler. Il est dommage que Nathan WEINSTOCK ne l'ait pas mentionnée dans son excellent travail.

Emmanuel H. DE BRYE-DONNELY

Walter Benjamin *Une vie dans les textes*

Bruno TACKELS,

Acte Sud, Paris, 2009, 843 pages, 29 €.

Walter BENJAMIN (Berlin, 15 juillet 1892 – Port-Bou, 26 septembre 1940) fut à la fois philosophe, critique littéraire, critique d'art et traducteur. C'est lui qui, le premier, traduit et introduit en France Franz KAFKA. Il fut aussi un grand spécialiste de la poésie de Charles BAUDELAIRE. Il consacra sa vie à comprendre le monde, en lisant tout ce qu'il trouvait et s'intéressait à tout : à la littérature, à la poésie, mais aussi à la technologie et au devenir de l'image.

Comme son œuvre est considérable et son existence fascinante, il fallait employer une méthode originale pour ne pas la trahir. C'est pourquoi

Bruno TACKELS établit cette biographie en partant des textes de l'auteur tout en les expliquant par les circonstances de la vie. Walter BENJAMIN eut une vie amoureuse et amicale passionnante et agitée. Il fut l'ami de Bertolt BRECHT, de Gershom SCHOLEM et cousin d'Hannah ARENDT.

Né dans une famille juive bourgeoise de Berlin, il rompt très jeune avec son milieu familial et tente d'opposer, dans les cercles intellectuels, sa vision du monde à la montée du nazisme. Dès 1933, il est réduit, comme beaucoup d'intellectuels allemands antifascistes, à l'exil. Il se réfugie à Paris, ville qu'il adorait et sur laquelle il a beaucoup écrit.

Pendant sept ans, ce grand intellectuel qui ne peut vivre sans sa bibliothèque, va progressivement se précariser et finir clochard. En juin 1940, il est enfermé dans un camp de transit, près de Nevers, et est libéré, grâce à l'intervention de ses amis intellectuels. La veille de l'entrée des troupes allemandes dans Paris, il quitte la capitale pour Lourdes, puis Marseille et Port-Vendres. Deux antinazis allemands l'aident à passer en Espagne mais, le 26 septembre 1940, la nuit de son arrivée dans ce pays, il se suicide en absorbant une grande quantité de morphine.

Bruno TACKELS s'engage ici dans un travail très personnel, appuyé sur la découverte d'inédits. Son livre s'ouvre par une lettre qu'il envoie à Walter BENJAMIN, au-delà de la mort. Philosophe, essayiste et dramaturge, il enseigne l'histoire du théâtre contemporain, produit des émissions à France Culture et dirige la collection « Essais ». Il a déjà publié deux livres sur Walter BENJAMIN : *Petite introduction à Walter BENJAMIN*, (2001) et *L'Œuvre d'art à l'époque de Walter BENJAMIN*, (2000). Il a aussi écrit deux essais sur le théâtre : *À vues* (1997) et *Fragments d'un théâtre amoureux* (2001) et un livre sur Didier-Georges GABILY (2003).

Yohanan LAMBERT

Vienne le jour

Gabriela ADAMEȘTEANU,

traduit du roumain par Marily LE NIR,

Gallimard, Paris, 2009, 411 pages, 24 €.

Le titre original de ce roman, publié à Bucarest en 1975, est *Drumul egal al fiecărei zile*, « la monotonie de chaque jour ». Ce premier roman s'opposait à l'optimisme officiel prôné par l'État socialiste. Évoquer la

misère, la pénurie de logements, la peur des arrestations, constituait à l'époque une véritable provocation. C'est pourquoi, lors de la première publication, plusieurs passages furent censurés. Cette traduction française reprend la version originale intégrale.

Si la Roumanie a beaucoup changé en trente-cinq ans, les principaux éléments du livre restent d'actualité car ils sont universels : premières amours, difficultés de choisir un destin, de construire son identité... À la fois chronique des années 1950 et roman de formation intimiste, *Vienne le jour* décrit l'intrusion du politique dans l'intime.

Létiția habite une petite ville de la province roumaine, avec sa mère et son oncle. Son père a été arrêté et son oncle, grand intellectuel, a vu sa carrière brisée à la suite de son exclusion du Parti. Une certaine tristesse règne dans leur minuscule appartement et Létiția rêve d'aller étudier à l'université de Bucarest.

Contre toute attente, elle obtient l'autorisation de s'installer dans un foyer d'étudiantes. Sa liaison avec un jeune professeur, ancien élève de son oncle, ne parvient pas à effacer une certaine monotonie. Pourtant, à travers ses tourments sentimentaux, ses interrogations et ses choix de la vie quotidienne se construit sous nos yeux son véritable destin.

Gabriela ADAMEȘTEANU est née en 1942. Son chef-d'œuvre, *Une matinée perdue, Dimineata pierdută*, fut publié en français en 2005. Elle est considérée comme l'une des voix les plus importantes de la littérature roumaine contemporaine. À travers une chronique historique, elle nous dresse un beau portrait d'une jeune femme qui découvre l'amour et la politique.

Yohanan LAMBERT

Les Vierges et autres nouvelles

Irène NÉMIROVSKY,

Denoël, Paris, 2009, 227 pages, 17 €.

L'œuvre d'Irène NÉMIROVSKY, disparue à Auschwitz en juillet 1942, a resurgi en 2004 avec la publication de son roman inachevé, *Suite française*, racontant la vie sous l'Occupation. L'obtention, la même année, du Prix RENAUDOT, à titre posthume, remit en lumière toute son œuvre.

Ce livre rassemble douze nouvelles, inédites ou introuvables, et met en relief toute sa maîtrise de ce genre si difficile. Auteure de quinze romans, Irène NÉMIROVSKY nous a laissé une cinquantaine de nouvelles, écrites entre l'âge de dix-huit ans et sa mort.

Ces nouvelles nous livrent des souvenirs d'enfance comme dans « Magie » (1938) où elle évoque la « vieille maison de bois » en Finlande et la pratique du spiritisme avec ses camarades d'exil. L'épilogue fantaisiste de cette nouvelle met en relief l'importance qu'accorde l'auteure au destin. Ce même thème réapparaît dans « Cartes » (1940) où le destin d'une danseuse obéit à la prédiction des tarots.

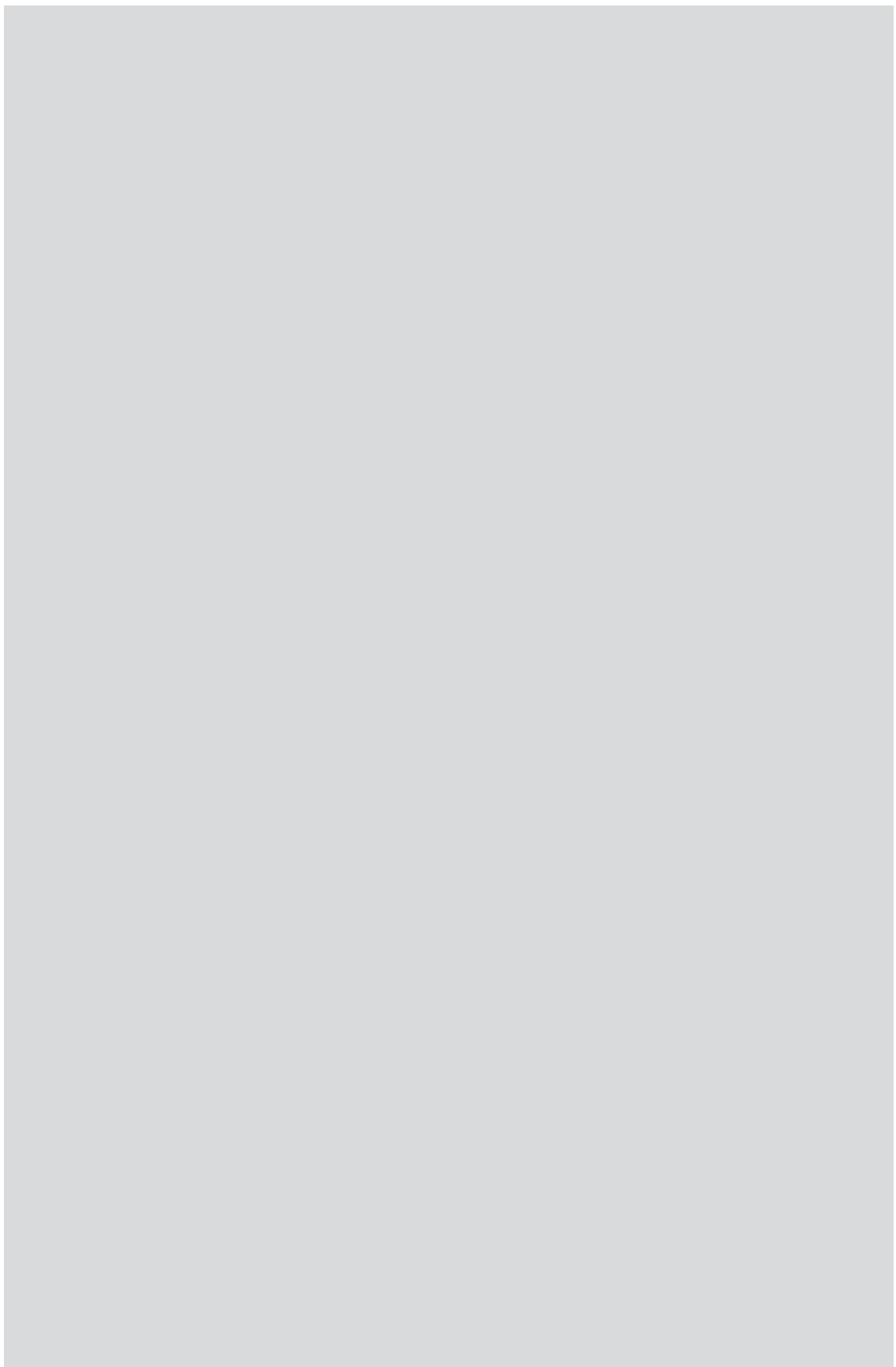
La critique de l'époque considérait Irène NÉMIROVSKY comme une « nouvelliste-née », supérieure à la romancière. Sous l'influence de son éditeur qui pensait que le public était « lassé du roman » et face au succès du film de Julien DUVIVIER, tiré de *David GOLDBERGER*, elle faillit abandonner l'écriture romanesque pour se consacrer exclusivement au cinéma. Il n'est donc pas étonnant de voir que la première nouvelle de ce livre s'intitule « Film parlé » (1931).

Elle est persuadée que l'expérience n'existe pas et que les enfants ne peuvent profiter des leçons de leurs parents. C'est le sujet d'« Écho » (1934) et celui d'« En raison des circonstances » (1939) qui dépeint aussi les premiers mois de la guerre. Dans le brouillard de « La peur » (1940), le père VOILLOT devient l'assassin de son ami.

Dans « Les Revenants » (1941), elle aborde un sujet inattendu : l'histoire des fantômes. Ce recours au surnaturel, caractéristique de plusieurs nouvelles de 1940, reflète peut-être le désespoir de l'auteure.

Dans la dernière nouvelle parue de son vivant, « Les Vierges » (1942), Irène NÉMIROVSKY s'interroge encore sur les hasards de la vie qui influencent notre destinée. Cette nouvelle fut publiée le 15 juillet 1942 dans l'hebdomadaire *Présent*, alors qu'elle avait été arrêtée deux jours plutôt et qu'elle fut expédiée au camp d'Auschwitz le 17 juillet, à l'aube.

In memoriam



Vassili AXIONOV

20 août 1932 - 6 juillet 2009

Ce grand écrivain est né dans la capitale de la république russe du Tatarstan, en 1932, au sein d'une famille parfaitement intégré au système stalinien : sa mère enseigne le marxisme à l'université et son père est secrétaire du Parti communiste. Mais quelques années plus tard, la Grande Terreur de 1937 les transformera en « ennemis du peuple ». Le père sera déporté et ne reviendra jamais alors que la mère survivra à dix-huit ans de réclusion et témoignera de cette épreuve dans son livre, *Le Vertige*.

Vassili sera confié, avec son frère aîné, à un orphelinat et ne retrouvera sa mère qu'en 1948, en Sibérie, où elle est assignée à résidence. Il entreprend alors des études de médecine. Diplômé en 1956, il profite du nouveau régime de KHROUCHTCHEV pour s'installer à Leningrad.

Dans son premier roman, *Les Collègues*, publié en 1960, il s'inspire de son expérience personnelle, pour raconter des histoires de médecins, en toute liberté. Il continue à publier régulièrement et connaît rapidement le succès.

Avec l'arrivée de BREJNEV, sa situation change radicalement : alors qu'il est traduit et publié à l'étranger ses œuvres sont interdites dans son pays. En 1980, il est déchu de sa nationalité et expulsé. Il se réfugie aux États-Unis, où il enseigne à l'université de Washington et continue son œuvre, avec sa *Saga moscovite*.

Il retrouve ses droits en 1990, grâce à GORBATCHEV et partage équitablement sa vie entre les États-Unis, Biarritz et Moscou. Dans le numéro précédent d'*Orients* (juin 2009), nous avons rendu compte de son dernier ouvrage, *Terres rares*, dans lequel une partie de l'histoire se déroule à Biarritz. Il a publié une vingtaine d'ouvrages, dont plusieurs sont traduits en français, et reste l'un des auteurs contemporains le plus populaire. Il s'est éteint le 6 juillet 2009, à Moscou, un peu plus d'un mois avant son soixante-dix-septième anniversaire.

Yohanan LAMBERT

Francis DERON

3 mai 1952 – 31 juillet 2009

Né sous le signe du dragon, et qui plus est le « dragon d'eau » que l'astrologie chinoise définit comme un « noble animal, juste et possédant, plus que tous les autres dragons, le sens de la responsabilité morale », Francis semble bien répondre à cette belle image.

Il avait débuté ses études de chinois dès le secondaire à l'École alsacienne. Je ne l'ai pas connu à l'INALCO, mais à Jussieu en 1972-1973, alors que je rentrais de deux années d'études à Taïwan. Nostalgique de la langue chinoise que j'avais appris à tant aimer, je suivais en auditrice libre, seulement pour le plaisir, les cours de Nicolas LYSSENKO. Celui-ci avait créé, pour ses élèves, des dialogues dont le héros français était « DELONG xiansheng ». Il s'agissait de la transcription de Monsieur DERON, le « chouchou » de la classe, Francis étant l'excellent élève, toujours au premier rang... Et c'est sous ce vocable que je l'ai toujours appelé...

Nos chemins se sont croisés à Pékin à plusieurs reprises et à plusieurs périodes de sa vie professionnelle, au cours des années 80 et 90 et je garde, comme bien d'autres, en mémoire son look unique, son regard et son intelligence aiguisés, sans concession, pour ce pays qu'il aimait au moins autant que moi-même. Je lui suis reconnaissante du temps qu'il avait bien voulu m'accorder en janvier 1997 et la simplicité avec laquelle il partageait son savoir.

Je laisse, ci-dessous, la place à ses collègues et amis qui, mieux que je ne peux le faire, évoquent son souvenir et c'est pour moi l'occasion de lui rendre hommage dans notre bulletin.

J'adresse à sa famille et ses proches mes bien sincères condoléances.

Au revoir « DELONG xiansheng » !

Françoise MOREUX

Francis DERON, journaliste à l'AFP puis au *Monde*, spécialiste de l'Asie, où il a effectué l'essentiel de sa carrière, est mort vendredi 31 juillet à Paris des suites d'un cancer, à l'âge de 56 ans.

Francis DERON, qui avait étudié le chinois dès le secondaire, était entré à l'AFP en 1977 et avait très vite rejoint le bureau de Pékin. Il y avait alors couvert le premier « Printemps de Pékin », l'effervescence autour du « Mur

de la Démocratie », quand après la mort de MAO Tsé-toung, apparaissent les premiers dissidents chinois.

« Il a prouvé tout de suite qu'il était un grand professionnel », dit de lui Georges BIANNIC, son chef de poste à l'époque, ex-directeur de l'information de l'AFP, avant de saluer « sa grande générosité, sa modestie et son humour ». « Quel que soit son amour de la Chine, il ne lui concédait rien », ajoute-t-il. Francis DERON était ensuite parti assurer la direction du bureau de Bangkok jusqu'en 1985, suivant tout particulièrement les Khmers rouges au Cambodge. Il quitte alors l'AFP pour rejoindre *Le Monde*, pour qui il repart en 1988 à Pékin, où il restera cette fois dix ans.

Il y couvrira le deuxième « Printemps de Pékin », qui s'achèvera en juin 1989 par la sanglante répression de la place Tiananmen, avant de tenir la chronique des métamorphoses d'un régime communiste s'ouvrant au capitalisme. Rédacteur en chef adjoint du service international du quotidien de 1997 à 2005, il s'est ensuite installé à Bangkok d'où il assurait la correspondance de l'Asie du sud-est pour le quotidien.

Le journaliste avait quitté *Le Monde* en mars dernier et travaillait pour le site *Mediapart*. Il a été un « remarquable correspondant du Monde en Chine » a indiqué à l'AFP le directeur du quotidien ÉRIC FOTTORINO. Il a été « l'un des journalistes phare qui ont couvert ces régions du monde, c'était un vrai grand connaisseur de l'Asie », a-t-il ajouté.

Francis DERON, qui avait récemment couvert le procès des responsables Khmers rouges au Cambodge, venait de faire paraître *Le Procès des Khmers rouges* chez Gallimard, un livre écrit en dépit de sa maladie.

Il avait écrit plusieurs ouvrages sur la Chine, dont *Les 50 jours de Pékin* (Bourgeois).

AFP

Le journaliste Francis DERON, qui s'est éteint le 31 juillet à Paris à l'âge de 57 ans des suites d'un cancer, était l'une des quelques grandes signatures sur l'Asie. En mars, à la veille de l'ouverture du procès du tortionnaire Khmer rouge DOUCH à Phnom Penh, Francis avait été terrassé par une malaise cardiaque. Le lendemain, assis dans son lit de l'hôpital CALMETTE, un notebook calé sur les jambes, il suivait les dernières nouvelles, peaufinant son compte rendu sur l'audience du directeur de S-21. Une image qui définit

cet homme, journaliste au quotidien *Le Monde* depuis 1986 : reporter de terrain infatigable, à la fois incisif et discret, d'une grande culture et d'une curiosité toujours en éveil.

Francis venait de publier *Le Procès des Khmers rouges*, un livre qu'il définissait comme son regard personnel sur un sujet qu'il avait couvert depuis le début des années 80, lorsqu'il dirigeait le bureau de l'Agence France-Presse (AFP) à Bangkok.

Sinophone et passionné de politique chinoise, Francis DERON avait très tôt opposé son bon sens et sa clairvoyance à ceux de sa génération qui s'enthousiasmaient avec véhémence pour le maoïsme. Les doctes sinologues, apologistes de la révolution culturelle, le faisaient sourire.

Journaliste au bureau de l'AFP à Pékin à partir de 1977, il avait couvert, avec Georges BIANNIC, le printemps de Pékin. Après son arrivée en 1986 au journal *Le Monde*, à la demande du chef de service étranger Jacques AMALRIC, il occupe le poste de correspondant du quotidien à Pékin. Ses articles, qui allaient bien au-delà de la simple « ouverture de l'actualité », faisaient pénétrer au cœur des arcanes politiques et des profondeurs culturelles de l'empire du Milieu. Ils furent une école de journalisme pour tous ceux qui se passionnaient pour l'Asie. Des écrits sans concessions, teintés de son humour mordant qui en dérangent beaucoup. « Tous les matins, les diplomates de l'ambassade de France à Pékin se réveillent en s'angoissant de ce qu'ils vont découvrir dans les colonnes du *Monde* » confiait alors un de ses collègues. Sa nécrologie de DENG Xiaoping, en 1997, reste un classique du genre.

En 2005, il était revenu en Thaïlande pour occuper le poste de correspondant en Asie du Sud-est. « Mon domicile, c'est un siège d'avion » s'amusa-t-il, tant il sillonnait la sous-région. Il travaille alors tout particulièrement sur le Cambodge qu'il avait continué à suivre pendant ses années de rédacteur en chef adjoint du service international du *Monde*, entre 1997 et 2005.

Toujours soucieux d'aborder ses sujets par l'humain, sensible mais sobre, il retrace le drame du Cambodge dans un portrait saisissant d'une grand-mère d'un village de Battambang. Après son départ en avril 2005 de la rédaction du quotidien, où il aura passé vingt ans, il compte se lancer dans un nouveau projet baptisé *Asia Correspondents*, un site Internet bilingue anglais-français de reportages et d'analyses décalés sur l'Asie auquel collaboraient des journalistes natifs de la région et d'autres qui y sont en poste depuis longtemps. La maladie l'empêchera de mener à bien cette idée.

Journaliste de l'ancienne école, celle qui mêle la volonté de voir et de faire voir à l'exigence d'une profonde connaissance, Francis DERON restera l'une des voix incontournables sur l'Asie.

Arnaud DUBUS

Journaliste basé en Thaïlande depuis 1989

Correspondant de *Libération* et *Le Temps*, collaborateur de RFI

Francis DERON, mort le 31 juillet des suites d'un cancer, a exercé sa profession de journaliste de la plus noble manière qui soit : dérangeante. Spécialiste de la Chine et de l'Asie du Sud-est, il a passé trente ans à bousculer nombre d'idées reçues et à malmener les puissants qui les véhiculaient. D'abord à l'Agence France-Presse puis au *Monde*, il s'est employé plus que d'autres, et souvent très seul, à démolir certains des mythes de l'époque. Il a désigné le maoïsme pour ce qu'il était : une sanglante aventure totalitaire. Il a puisé dans ses dernières ressources, quelques mois avant sa mort, pour écrire l'un des meilleurs livres sur le massacre de près d'un tiers de la population cambodgienne par les Khmers rouges.

Pire encore, aux yeux de certains maophiles encroûtés, Francis DERON a décrit le lien idéologique qui a conduit du maoïsme à la folie des Khmers rouges. Il a rappelé l'appui dont ceux-ci n'ont cessé de bénéficier de la part de Pékin. On est ici au cœur des ténèbres asiatiques de la fin du XX^e siècle, et au cœur du travail de Francis DERON : le décryptage de cette chaîne qui va de l'idéologie (la prétention à l'explication globale) au régime totalitaire (la prétention à gérer tous les aspects de la vie des hommes) et au massacre (le meurtre collectif au nom du bonheur collectif). Il a réalisé une œuvre de démystification et de subversion de quelques vérités officielles pour faire connaître la Chine en France, dit son ami le sinologue René VIENNET.

Ce ne fut pas chemin aisé. À Paris, de l'université aux palais officiels, mais aussi chez les gens de lettres et dans la presse - au *Monde*, notamment -, on s'ébaudissait volontiers devant le spectacle exotique donné par le Grand Timonier et ses Gardes rouges ; on tenait les aventures maoïstes pour une expérience révolutionnaire des plus sophistiquées, voire pour une esthétique « progressiste » ; on analysait avec le plus grand sérieux des palanquées de slogans débiles et criminels.

Francis DERON et certains de ses amis, un tout petit groupe, sont allés voir ce qu'il y avait derrière le pesant rideau d'une propagande alors

universellement gobée à Paris, Londres et New York. Ils ne sont pas restés au salon ; ils ont regardé dans la cuisine. Et ils ont contribué à changer le regard porté sur les Chinois ; ils ont humanisé, individualisé une population alors réduite à l'état de cohortes robotisées par la littérature dominante - de droite ou de gauche. « Il a fait découvrir aux Français que les Chinois ne sont pas incompréhensibles ni différents des Européens : simplement plus malheureux, » poursuit René VIENNET, « et bien plus contraints, dans le cadre d'un régime anti-démocratique. » « Il avait l'intelligence politique de ce qu'est le totalitarisme », dit une autre de ses proches, la politologue Thérèse DELPECH. « Il appelait un chat, un chat. J'aimais son empathie avec les victimes des catastrophes du ^{xx}e siècle en Asie, sa volonté de préserver la mémoire des morts anonymes, sa contribution unique à l'histoire du génocide cambodgien. »

Correspondant à Pékin pour l'AFP de 1977 à 1980, puis, toujours pour l'agence, à Bangkok jusqu'au milieu des années 1980, Francis DERON était reparti en Chine, cette fois pour *Le Monde*, de 1987 à 1997 ; chef adjoint du service Étranger du journal, il retourne en Thaïlande de 2004 à 2009. Bien préparé (quatre ans d'étude de la langue et de l'histoire de la Chine contemporaine), il lisait les textes originaux et écoutait les témoins directs : dès le début des années 1970, il sait que le maoïsme est une abomination. Avec René VIENNET et Simon LEYS, notamment, en pleine hystérie maoïste, il participe à quelques fameuses contre-attaques : ouvrages collectifs et films s'attachant à rétablir un semblant de vérité.

Par la grâce du destin, ce farouche critique du Parti communiste chinois (le PCC) est témoin des deux printemps de Pékin : celui de la fin des années 1970 et celui de mai-juin 1989, qui se terminera dans le bain de sang de la place Tiananmen, au cœur de la capitale chinoise.

D'un séjour à l'autre, il raconte une Chine où le niveau de vie ne cesse de s'élever. Il crédite DENG Xiaoping d'avoir sorti le pays des « errements révolutionnistes » de MAO. Il relate l'étrange contrat social post-Tiananmen conclu entre le PCC et la population, sous la forme du mot d'ordre : « Enrichissez-vous ! » Le capitalisme le plus débridé succède à une économie d'État, mais - chut ! - il ne faut pas l'avouer : officiellement, cela s'appelle « l'économie de marché socialiste » ou « la voie chinoise vers le socialisme ». Polémiste féroce, autant qu'il était analyste sourcilieux, Francis DERON se réjouissait des fariboles sémantiques en cours dans la presse du régime. Il note, à la charnière de cette fin de siècle, que pour combler le vide d'une idéologie communiste qu'ils ont abandonnée, les

dirigeants chinois encouragent un « nationalisme étroit » qui ne va pas sans risque.

Rien ne l'exaspérait davantage qu'une certaine vulgate en vogue à Paris, qui, au nom de différences « culturelles », vouait le peuple chinois à des régimes autoritaires. Aux contempteurs du « droit-de-l'hommeisme », il répliquait : « Au plus profond de la pensée politique chinoise se trouve un droit moral à la désobéissance face à l'injustice. »

Francis ne s'est pas épargné. Éternel chapeau à large bord vissé sur le crâne, veste à franges à la Davy Crockett sur le dos et bottes de la cavalerie américaine aux pieds, il n'en avait pas fini avec la bataille des idées. Il a participé à la création du site de presse Internet *Mediapart*. Tout juste retraité, il entendait fonder son agence de presse pour continuer à raconter sa « vieille Asie ». Et déranger encore.

Alain FRACHON

Directeur de l'information du journal *Le Monde*

Jean-Paul Roux

5 janvier 1925 – 29 juin 2009

Avec Jean-Paul ROUX, qui nous a quittés le 29 juin 2009, l'orientalisme français a perdu une de ses grandes figures. Né à Paris le 5 janvier 1925, il avait développé son intérêt pour la Turquie après avoir étudié à l'École des Langues O', à l'École pratique des hautes études et à l'École du Louvre. C'est l'amour de l'art qui a déterminé son orientation dans le sillage de Jean SAUVAGET et de Louis MASSIGNON. Après qu'il eut appris l'arabe, il lui fut conseillé d'apprendre le turc qui promettait un meilleur avenir universitaire. Le conseil était judicieux. Encore fallait-il forcer les portes du CNRS ! Les circonstances lui furent favorables. « J'avais, aime-t-il à raconter, assez peu de chance d'y entrer ; il n'y avait que quatre places pour plus d'une centaine de candidats ; mais j'ai eu l'avantage de plaire à René GROUSSET ». Il entre ainsi à 27 ans au CNRS, où il accède rapidement au rang de directeur de recherche (1963). Sa thèse d'État consacrée aux *Faune et flore sacrées dans les sociétés altaïques* est publiée en 1966.

La voie était ouverte pour qu'il devienne un spécialiste du monde turc qu'il s'est attaché à faire connaître sous tous ses aspects dans le monde

érudit comme dans le grand public, sans cesser d'élargir tout au long de sa vie le champ de ses travaux. Peu de temps après *La Religion des Turcs et des Mongols*, son *Histoire des Turcs* offre une remarquable synthèse de *deux mille ans du Pacifique à la Méditerranée*, qui, selon un critique, « mérite d'être lue – à bride abattue, pour le plaisir ; puis à petites étapes, pour consolider la conquête du savoir ». Mais pourquoi avoir privilégié le domaine des études turques ? « Pourquoi les Turcs ? » lui a-t-on souvent demandé. « C'est pourtant bien simple, répondait-il ; avec les Turcs, c'est l'histoire universelle que nous embrassons ! »

Jean-Paul ROUX avait connu très tôt la célébrité. Elle lui est venue avec son premier livre *La Turquie* (Payot), publié en 1953 à l'occasion du 500^e anniversaire de la prise de Constantinople. Les autorités turques lui manifestent leur contentement en l'invitant dans leur pays avec sa jeune épouse et en le traitant comme un hôte de marque, alors qu'il est à peine âgé de trente ans ! Il devait, me disait-il, garder un souvenir émerveillé de ce séjour en Turquie. À partir de cette date, avec une fécondité exceptionnelle, il enchaîne les publications, les missions, les conférences, les entretiens et les voyages. Il séduit un public varié, conquis par son ton chaleureux et son savoir qu'il est avide de faire partager. Sans négliger les analyses spécialisées, il se passionne pour les fresques historiques consacrées à l'Asie turco-mongole ou pour les portraits de quelques grands hommes méconnus, tels TAMERLAN ou BABUR.

Nommé professeur à l'École du Louvre sur proposition d'André MALRAUX, qui craignait que l'on supprime la chaire des arts de l'islam, il y enseigne cette discipline pendant vingt-six ans devant un auditoire totalement subjugué. À ce titre, il est chargé d'organiser deux grandes expositions d'art islamique, d'abord à l'Orangerie des Tuileries (1971), puis au Grand Palais (1977). Dans l'intervalle, on lui demande de dresser l'inventaire des objets islamiques des collections publiques françaises. Ses efforts ont eu pour effet de réveiller l'intérêt pour les arts de l'islam et de préparer ainsi la création en 2003 d'un département spécifique au sein du Musée du Louvre. Sur proposition conjointe de la Réunion des Musées nationaux et des éditions Fayard, il accompagne le mouvement avec un *Dictionnaire des arts de l'islam*, qui est le fruit d'un demi-siècle d'études, de voyages et d'enseignement.

Il s'est toujours intéressé en chercheur, mais aussi en chrétien respectueux de l'autre, à l'histoire des religions et des mythes. Avec un de ses derniers livres, *Un choc de religions*, il traverse les siècles pour décrire « la longue

guerre de l'islam et de la chrétienté ». Ceux qui lui reprochent d'avoir cédé à certains fantasmes ou à des inquiétudes démesurées, ne peuvent lui refuser, sans parti pris ni polémique, que de nos jours « la chrétienté se soit rétrécie » en contraste avec « la foi intense des musulmans ».

Toute sa vie, Jean-Paul Roux a eu la passion d'écrire et de communiquer. Cet esprit brillant savait charmer par l'élégance de son discours ; il a su acquérir la notoriété par la rigueur scientifique et la tenue littéraire de ses très nombreux ouvrages dont il serait trop long de faire une énumération exhaustive et qui ne cesseront d'accompagner notre souvenir.

Henri MARCHAL

Conservateur général honoraire du patrimoine



Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : Ami Ancien élève

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2009 une cotisation :

- | | |
|--------------------------------|-------|
| • Étudiant (< 26 ans) | 6 € |
| • Membre actif | 10 € |
| • Membre souscripteur | 25 € |
| • Membre bienfaiteur | 100 € |
| • S'abonne à la revue (France) | 20 € |
| (Étranger) | 30 € |

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des
Langues Orientales**



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

2 rue de Lille 75007 Paris

Tél. 01 70 23 25 69

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 20 € (France) 30 € (étranger)

Vente au numéro : 10 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

© 2009, Orients



